

Chapelet des sept douleurs de Marie

La publication du « Chapelet des sept douleurs de Marie » représente une dévotion chère à saint Jean Bosco qui voulait l'inculquer à ses jeunes. Suivant la structure du « Chemin de Croix », on propose sept scènes douloureuses avec de brèves considérations et prières, pour aider à une participation plus vive aux souffrances de Marie et de son Fils. Riche en images affectives et en sentiments de contrition, le texte reflète le désir de s'unir à la Vierge des Douleurs dans la compassion rédemptrice. Les indulgences accordées par les Papes attestent la haute valeur pastorale du texte qui est un petit trésor de prière et de réflexion, pour alimenter l'amour envers la Mère des douleurs.

Préface

Le but principal de ce fascicule est de faciliter le souvenir et la méditation des Douleurs indicibles du tendre Cœur de Marie. Cette pratique Lui est très agréable, comme Elle l'a révélé plusieurs fois à ses dévots, et c'est un moyen très efficace pour obtenir sa protection.

Afin de faciliter cet exercice de Méditation, on le pratiquera comme un chapelet où l'on évoque les sept principales douleurs de Marie. Elles pourront ensuite être méditées individuellement en sept brèves considérations, comme on le fait habituellement pour le Chemin de Croix.

Que le Seigneur nous accompagne de sa grâce et de sa bénédiction céleste afin de réaliser l'intention désirée. Que l'âme de chacun se laisse pénétrer par le souvenir fréquent des douleurs de Marie, pour son bien spirituel et pour la plus grande gloire de Dieu.

Chapelet des sept douleurs de la Bienheureuse Vierge Marie avec sept brèves considérations sur celles-ci exposées à la manière du Chemin de Croix

Préparation

Chers frères et sœurs en Jésus-Christ, nous faisons nos exercices habituels en méditant avec amour les grandes douleurs que la Bienheureuse Vierge Marie a endurées dans la vie et la mort de son Fils bien-aimé et notre Divin Sauveur. Imaginons que nous sommes devant Jésus suspendu à la croix, et que sa mère dit à chacun de nous : Venez, et voyez s'il y a une douleur pareille à la mienne.

Persuadés que cette Mère compatissante veut nous accorder une protection spéciale en méditant ses douleurs, invoquons l'aide Divine par les prières suivantes :

*Antienne. Veni, Sancte Spiritus, reple tuorum corda fidelium,
et tui amoris in eis ignem accende.*

*Emitte Spiritum tuum et creabuntur
Et renovabis faciem terrae.
Memento Congregationis tuae,
Quam possedisti ab initio.
Domine exaudi orationem meam.
Et clamor meus ad te veniat.*

Prions.

Nous vous en supplions, Seigneur, illuminez nos esprits de la lumière de votre clarté, afin que nous puissions voir ce qui doit être fait, et que nous puissions faire ce qui est juste. Par le Christ notre Seigneur. Amen.

Première douleur. Prophétie de Syméon

La première douleur fut lorsque la Bienheureuse Vierge Mère de Dieu présenta son Fils unique au Temple dans les bras du saint vieillard Siméon qui lui dit : « Voici qu'une épée transpercera ton âme », ce qui signifiait la passion et la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Un *Pater* et sept *Ave Maria*.

Prière

Ô Vierge des douleurs, par cette épée cruelle prophétisée par le saint vieillard Siméon qui allait transpercer votre âme dans la passion et la mort de votre cher Jésus, je vous supplie de m'obtenir la grâce de garder toujours la mémoire de votre cœur transpercé et des peines très amères endurées par votre Fils pour mon salut. Ainsi soit-il.

Deuxième douleur. Fuite en Égypte

La deuxième douleur de la Bienheureuse Vierge fut lorsqu'il lui fallut fuir en Égypte à cause de la persécution du cruel Hérode, qui cherchait impieusement à tuer son Fils bien-aimé.
Un *Pater* et sept *Ave Maria*.

Prière

Ô Marie, océan d'amertume et de larmes, par cette douleur que vous avez éprouvée en fuyant en Égypte pour protéger votre Fils de la cruauté barbare d'Hérode, je vous supplie de bien vouloir être mon guide, afin que par vous je sois libéré des persécutions des ennemis visibles et invisibles de mon âme.
Ainsi soit-il.

Troisième douleur. Perte de Jésus au temple

La troisième douleur de la Bienheureuse Vierge fut lorsqu'au temps de Pâques, après son séjour à Jérusalem avec son époux Joseph et son cher fils Jésus Sauveur, elle le perdit au moment de retourner dans sa pauvre maison, et soupira la perte de son unique Bien-aimé pendant trois jours continus.
Un *Pater* et sept *Ave Maria*.

Prière

Ô Mère inconsolable, vous qui, ayant perdu la présence corporelle de votre Fils et l'avez cherché anxieusement pendant trois jours continus, obtenez la grâce à tous les pécheurs afin qu'eux aussi le cherchent par des actes de contrition et le retrouvent. Ainsi soit-il.

Quatrième douleur. Rencontre de Jésus portant la Croix

La quatrième douleur de la Bienheureuse Vierge fut lorsqu'elle

rencontra son Fils bien-aimé portant une lourde croix sur ses épaules délicates en direction du Mont Calvaire afin d'être crucifié pour notre salut.

Un *Pater* et sept *Ave Maria*.

Prière

Ô Vierge marquée par la passion plus que toute autre, par ce spasme que vous avez éprouvé dans votre cœur en rencontrant votre Fils alors qu'il portait le bois de la Très Sainte Croix vers le Mont Calvaire, faites, je vous en prie, que je l'accompagne sans cesse moi aussi par la pensée, que je pleure mes fautes, cause manifeste de ses tourments et des vôtres. Ainsi soit-il.

Cinquième douleur. Crucifixion de Jésus

La cinquième douleur de la Bienheureuse Vierge fut lorsqu'elle vit son Fils élevé sur le bois dur de la Croix, et que son Corps Sacré versait du sang de toutes parts.

Un *Pater* et sept *Ave Maria*.

Prière

Ô Rose parmi les épines, par ces douleurs amères qui transpercèrent votre sein en regardant de vos propres yeux votre Fils transpercé et élevé sur la Croix, obtenez-moi, je vous en prie, que par des méditations assidues je ne cherche que Jésus crucifié à cause de mes péchés. Ainsi soit-il.

Sixième douleur. Déposition de Jésus de la croix

La sixième Douleur de la Bienheureuse Vierge fut lorsque son Fils bien-aimé, blessé au côté après sa mort et déposé de la Croix, tué ainsi de manière impitoyable, fut déposé entre ses bras très saints.

Un *Pater* et sept *Ave Maria*.

Prière

Ô Vierge tourmentée, qui avez accueilli sur votre sein votre Fils mort, vaincu sur la Croix, qui avez baisé ces Plaies sacrées et répandu sur lui une pluie de larmes, faites que moi

aussi, par des larmes de vraie componction, je lave continuellement les blessures mortelles que mes péchés vous ont faites. Ainsi soit-il.

Septième douleur. Sépulture de Jésus.

La septième Douleur de la Vierge Marie, Dame et Avocate des serviteurs et misérables pécheurs que nous sommes, fut lorsqu'elle accompagna le Très Saint Corps de son Fils à la sépulture.

Un *Pater* et sept *Ave Maria*.

Prière

Ô Martyre des Martyrs, par ce tourment amer que vous avez souffert lorsqu'après la sépulture de votre Fils, il vous fallut vous éloigner de cette tombe aimée, obtenez, je vous en prie, la grâce à tous les pécheurs, afin qu'ils comprennent combien il est gravement dommageable pour l'âme d'être loin de son Dieu. Ainsi soit-il.

On récitera trois *Ave Maria* en signe de profond respect pour les larmes que la Bienheureuse Vierge a versées dans toutes ses Douleurs pour implorer par son intermédiaire des pleurs semblables pour nos péchés.

Ave Maria etc.

Le Chapelet terminé, on récite la complainte de la Bienheureuse Vierge, c'est-à-dire l'hymne *Stabat Mater* etc.

Hymne – Complainte de la Bienheureuse Vierge Marie

Stabat Mater dolorosa Iuxta crucem lacrymosa, Dum pendebat Filius. Cuius animam gementem Contristatam et dolentem Pertransivit gladius. O quam tristis et afflicta Fuit illa benedicta Mater unigeniti! Quae moerebat, et dolebat, Pia Mater dum videbat. Nati poenas inclyti. Quis est homo, qui non fleret, Matrem Christi si videret In tanto supplicio? Quis non posset contristari, Christi Matrem contemplari Dolentem cum filio? Pro peccatis suae gentis Vidit Iesum in tormentis Et flagellis subditum. Vidit suum dulcem natura Moriendo desolatum, Dum emisit spiritum. Eia mater fons amoris, Me sentire vim doloris Fac, ut tecum lugeam. Fac ut ardeat cor meum In amando Christum Deum, Ut sibi complaceam. Sancta Mater istud agas, Crucifixi fige plagas Cordi meo valide. Tui nati vulnerati Tam dignati pro me pati Poenas mecum divide. Fac me tecum pie flere, Crucifixo condolere, Donec ego vixero. Iuxta Crucem tecum stare, Et me tibi sociare In planctu desidero. Virgo virginum praeclara, Mihi iam non sia amara, Fac me tecum plangere. Fac ut portem Christi mortem, Passionis fac consortem, Et plagas recolere. Fac me plagis vulnerari, Fac me cruce inebriari, Et cruore Filii. Flammis ne urar succensus, Per te, Virgo, sim defensus In die Iudicii. Christe, cum sit hinc exire, Da per matrem me venire Ad palmam victoriae. Quando corpus morietur, Fac ut animae donetur Paradisi gloria. Amen.	Debout, la mère des douleurs Près de la croix était en pleurs Quand son Fils pendait au bois. Alors, son âme gémissante Toute triste et toute dolente Un glaive la transperça. Qu'elle était triste, anéantie, La femme entre toutes bénie, La Mère du Fils de Dieu ! Dans le chagrin qui la poignait, Cette tendre Mère pleurait Son Fils mourant sous ses yeux. Quel homme sans verser de pleurs Verrait la Mère du Seigneur Endurer si grand supplice ? Qui pourrait dans l'indifférence Contempler en cette souffrance La Mère auprès de son Fils ? Pour toutes les fautes humaines, Elle vit Jésus dans la peine Et sous les fouets meurtri. Elle vit l'Enfant bien-aimé Mourir tout seul, abandonné, Et soudain rendre l'esprit. O Mère, source de tendresse, Fais-moi sentir grande tristesse Pour que je pleure avec toi. Fais que mon âme soit de feu Dans l'amour du Seigneur mon Dieu : Que je lui plaise avec toi. Mère sainte, daigne imprimer Les plaies de Jésus crucifié En mon cœur très fortement. Pour moi, ton Fils voulut mourir, Aussi donne-moi de souffrir Une part de ses tourments. Pleurer en toute vérité Comme toi près du crucifié Au long de mon existence. Je désire auprès de la croix Me tenir, debout avec toi, Dans ta plainte et ta souffrance. Vierge des vierges, toute pure, Ne sois pas envers moi trop dure, Fais que je pleure avec toi. Du Christ fais-moi porter la mort, Revivre le douloureux sort Et les plaies, au fond de moi. Fais que ses plaies me blessent, Que la croix me donne l'ivresse Du sang versé par ton Fils. Je crains les flammes éternelles ; O Vierge, assure ma tutelle À l'heure de la justice. Ô Christ, à l'heure de partir, Puisse ta Mère me conduire À la palme de la victoire. À l'heure où mon corps va mourir, À mon âme fais obtenir La gloire du paradis.
---	--

Le Souverain Pontife Innocent XI accorde une indulgence de 100 jours chaque fois que l'on récite le *Stabat Mater*. Benoît XIII a accordé une indulgence de sept ans à ceux qui réciteront le Chapelet des Sept Douleurs de Marie. De nombreuses autres indulgences ont été accordées par d'autres Souverains Pontifes, spécialement aux Confrères et Consœurs de la compagnie de Notre-Dame des Douleurs.

Les sept douleurs de Marie méditées à la manière du Chemin de Croix

Invoker l'aide divine en disant :

Actiones nostras, quaesumus Domine, aspirando praeveni, et adiuuvando proseguere, ut cuncta nostra oratio et operatio a te semper incipiat, et per te coepta finiatur. Per Christum Dominum Nostrum. Amen.

Acte de Contrition

Ô Vierge affligée entre toutes, combien j'ai été ingrat dans le temps passé envers mon Dieu, avec quelle ingratitude j'ai répondu à ses innombrables bienfaits ! Maintenant je m'en repens, et dans l'amertume de mon cœur et dans les larmes de mon âme, je Lui demande humblement pardon d'avoir outragé son infinie bonté, résolu à l'avenir, avec la grâce céleste, de ne plus jamais l'offenser. Ah ! par toutes les douleurs que vous avez supportées dans la terrible passion de votre bien-aimé Jésus, je vous prie en soupirant au plus profond de moi-même de m'obtenir de Lui, pitié et miséricorde pour mes péchés. Agréez ce saint exercice que je vais faire et recevez-le en union avec les peines et les douleurs que Vous avez souffertes pour votre Fils Jésus. Accordez-moi, oui, accordez-moi que les épées qui ont transpercé votre esprit, transpercent aussi le mien, et que je vive et meure dans l'amitié de mon Seigneur, pour participer éternellement à la gloire qu'il m'a acquise par son précieux Sang. Ainsi soit-il.

Première douleur

Dans cette première douleur, imaginons-nous au temple de

Jérusalem, où la Très Sainte Vierge entendit la prophétie du vieillard Siméon.

Méditation

Ah ! quelles angoisses le cœur de Marie a-t-il dû éprouver en entendant les paroles douloureuses par lesquelles le Saint vieillard Siméon lui prédisait l'amère passion et l'atroce mort de son très doux Jésus ! Au même instant se présentaient à son esprit les affronts, les outrages et le massacre que les impies feraient du Rédempteur du monde. Mais sais-tu quelle fut l'épée la plus pénétrante qui la transperça en cette circonstance ? Ce fut de considérer l'ingratitude avec laquelle son cher Fils serait payé de retour par les hommes. En réfléchissant maintenant que tu es malheureusement au nombre de ceux-là cause de tes péchés, jette-toi aux pieds de cette Mère Douloureuse et dis-lui en pleurant (chacun s'agenouille) : Ô Vierge de pitié, qui avez éprouvé une grande douleur dans votre esprit en voyant l'abus que moi, créature indigne, je ferais du sang de votre aimable Fils, faites, oui faites par votre Cœur tellement affligé, qu'à l'avenir je réponde aux Divines Miséricordes, que je profite des grâces célestes, que je ne reçoive pas en vain les lumières et les inspirations que vous daignerez m'obtenir afin que j'aie le bonheur d'être au nombre de ceux à qui l'amère passion de Jésus procure un salut éternel. Ainsi soit-il. Ave Maria etc. Gloria Patri etc.

Marie, mon doux bien,
Imprimez vos peines dans mon cœur.

Deuxième douleur

Dans cette deuxième douleur, considérons le voyage très pénible que la Vierge fit en Égypte pour délivrer Jésus de la cruelle persécution d'Hérode.

Méditation

Considère l'amère douleur que Marie a dû éprouver lorsqu'elle dut se mettre en chemin de nuit sur l'ordre de l'Ange afin de

préserver son Fils du massacre ordonné par ce prince féroce. À chaque cri d'animal, à chaque souffle de vent, à chaque mouvement de feuille qu'elle entendait sur ces routes désertes, elle était remplie d'effroi, craignant quelque malheur pour l'enfant Jésus qu'elle portait avec elle. Tantôt elle se tournait d'un côté, tantôt de l'autre, tantôt elle pressait le pas, tantôt elle se cachait, croyant être rejointe par les soldats, qui, arrachant de ses bras son Fils bien-aimé, l'auraient traité barbarement sous ses yeux. Fixant son œil larmoyant sur son Jésus et le serrant fortement contre sa poitrine, elle lui donnait mille baisers en poussant des soupirs angoissés de son cœur. Et maintenant, réfléchis combien de fois tu as renouvelé cette amère douleur à Marie, forçant son Fils par tes graves péchés à fuir de ton âme. Maintenant que tu connais le grand mal commis, tourne-toi plein de repentir vers cette Mère compatissante en lui disant :

Ah, très douce Mère ! Une fois Hérode vous a contrainte, vous et votre Jésus, à prendre la fuite à cause de la persécution inhumaine qu'il avait ordonnée. Mais moi, oh ! combien de fois j'ai obligé mon Rédempteur, et par conséquent vous aussi, à partir rapidement de mon cœur, en y introduisant le péché maudit, votre ennemi impitoyable et celui de mon Dieu. Hélas ! tout affligé et contrit, je vous en demande humblement pardon. Oui, miséricorde, ô ma chère Mère, miséricorde, et je vous promets à l'avenir, avec l'aide Divine, de toujours maintenir mon Sauveur et Vous en possession totale de mon âme. Ainsi soit-il. *Ave Maria* etc. *Gloria Patri* etc.

Marie, mon doux bien,
Imprimez vos peines dans mon cœur.

Troisième douleur

Dans cette troisième douleur, considérons la Vierge angoissée qui, en larmes, cherche son Jésus égaré.

Méditation

Combien grande fut la peine de Marie, lorsqu'elle s'aperçut

d'avoir perdu son aimable Fils ! Et comme sa douleur s'accrut lorsqu'après l'avoir diligemment cherché auprès de ses amis, parents et voisins, elle ne put avoir aucune nouvelle de Lui ! Elle erra trois jours entiers dans les contrées de la Judée, sans se soucier des inconvénients, de la fatigue, des dangers, répétant ces paroles de désolation : quelqu'un a-t-il vu celui que mon âme aime ? L'anxiété avec laquelle elle le cherchait lui faisait imaginer à chaque instant de le voir, ou d'entendre sa voix. Mais ensuite, se voyant déçue, comme elle frissonnait et éprouvait plus sensiblement le regret d'une si déplorable perte ! Quelle confusion pour toi, pécheur, qui as tant de fois égaré ton Jésus par les graves fautes que tu as commises ! Tu ne t'es donné aucune peine de le chercher, signe évident que tu fais peu ou pas de cas du précieux trésor de l'amitié Divine. Pleure donc ta cécité, tourne-toi vers cette Mère Dououreuse, et dis-lui en soupirant :

Notre-Dame des douleurs, faites que j'apprenne de vous la vraie manière de chercher Jésus que j'ai perdu pour suivre mes passions et les iniques suggestions du démon, afin que je réussisse à le retrouver, et quand je l'aurai retrouvé, je répéterai continuellement vos paroles : J'ai retrouvé celui que mon cœur aime ; je le garderai toujours avec moi, et je ne le laisserai plus jamais partir. Ainsi soit-il. *Ave Maria* etc. *Gloria Patri* etc.

Marie, mon doux bien,
Imprimez vos peines dans mon cœur.

Quatrième douleur

Dans la quatrième douleur, considérons la rencontre que fit la Vierge affligée avec son Fils sur le chemin de la croix.

Méditation

Venez donc, cœurs endurcis, et voyez si vous pouvez supporter ce spectacle de désolation. C'est une mère, la plus tendre, la plus aimante des mères, qui rencontre son Fils, le plus doux, le plus aimable des fils. Et comment le rencontre-t-elle ? Ô Dieu ! au milieu de la plus impie populace qui le traîne

cruellement à la mort, couvert de plaies, ruisselant de sang, déchiré par les blessures, avec une couronne d'épines sur la tête et un lourd tronc sur les épaules, haletant, essoufflé, languissant. À chaque pas, il semble vouloir rendre le dernier soupir.

Considère, ô mon âme, l'arrêt mortel que fait la Très Sainte Vierge au premier regard qu'elle fixe sur son Jésus tourmenté. Elle voudrait lui faire un dernier adieu, mais comment faire, si la douleur l'empêche de prononcer un seul mot ? Elle voudrait se jeter à son cou, mais elle reste immobile et pétrifiée par la force de l'affliction intérieure. Elle voudrait se soulager par les larmes, mais son cœur est tellement serré et opprimé qu'elle ne peut verser une larme. Oh ! qui peut retenir ses larmes en voyant une pauvre Mère plongée dans une si grande affliction ? Mais qui donc est la cause d'une si amère peine ? Ah, c'est moi, oui c'est moi avec mes péchés qui ai fait une si barbare blessure à votre tendre cœur, ô Vierge Dououreuse. Pourtant, qui le croirait ? Je reste insensible sans être le moins du monde ému. Mais si j'ai été ingrat par le passé, je ne le serai plus à l'avenir.

En attendant, prosterné à vos pieds, ô Très Sainte Vierge, je vous demande humblement pardon de tant de chagrin que je vous ai causé. Je le sais et je le confesse : je ne mérite pas de pitié, étant moi la vraie raison pour laquelle vous êtes tombée de douleur en rencontrant votre Jésus tout couvert de plaies. Mais souvenez-vous, oui souvenez-vous que vous êtes mère de miséricorde. Montrez-vous donc comme telle envers moi, car je vous promets à l'avenir d'être plus fidèle à mon Rédempteur, et de compenser ainsi tant de dégoûts que j'ai donnés à votre esprit tellement affligé. Ainsi soit-il. Ave Maria etc. Gloria Patri etc.

Marie, mon doux bien,
Imprimez vos peines dans mon cœur.

Cinquième douleur

Dans cette cinquième douleur, imaginons que nous sommes au

Mont Calvaire où la Vierge très affligée vit expirer son Fils bien-aimé sur la Croix.

Méditation

Nous voici au Calvaire où deux autels sont déjà dressés pour le sacrifice, l'un dans le corps de Jésus, l'autre dans le cœur de Marie. Ô funeste spectacle ! Nous voyons la Mère noyée dans un océan d'afflictions en voyant son cher et aimable fruit de ses entrailles arraché par une mort impitoyable. Chaque coup de marteau, chaque plaie, chaque lacération que le Sauveur reçoit sur sa chair, résonne profondément dans le cœur de la Vierge. Elle se tient au pied de la Croix, tellement pénétrée de peine et transpercée par le chagrin que l'on ne saurait décider qui sera le premier à expirer, Jésus ou Marie. Elle fixe son regard sur le visage de son Fils agonisant, considère ses pupilles languissantes, son visage pâle, ses lèvres livides, sa respiration difficile. Elle constate enfin qu'il ne vit plus et qu'il a déjà remis son esprit au sein de son Père éternel. Ah ! que son âme fait alors tout son possible pour se séparer de son corps et s'unir à celle de Jésus ! Et qui peut supporter une telle vue ?

Ô Mère, au lieu de vous retirer du Calvaire, afin de ne pas ressentir si vivement les angoisses, vous y restez immobile pour absorber jusqu'à la dernière goutte l'amer calice de vos afflictions. Quelle confusion ce doit être pour moi qui cherche tous les moyens d'éviter les croix et ces petites souffrances que le Seigneur daigne m'envoyer pour mon bien ! Vierge très douloureuse, je m'humilie devant vous, faites que je connaisse une fois clairement le prix et la grande valeur de la souffrance, afin que j'y prenne un tel attachement, que je ne me lasse jamais de m'écrier avec Saint François Xavier : *Plus Domine, Plus Domine*, plus de souffrance, mon Dieu. Ah oui, plus souffrir, ô mon Dieu. Ainsi soit-il. *Ave Maria* etc. *Gloria Patri* etc.

Marie, mon doux bien,
Imprimez vos peines dans mon cœur.

Sixième douleur

Dans cette sixième douleur, imaginons-nous voir la Vierge inconsolable quand elle reçoit dans ses bras son Fils défunt descendu de la Croix.

Méditation

Considère l'amère douleur qui pénétra l'âme de Marie, lorsqu'elle vit sur son sein le corps défunt de son bien-aimé Jésus. En fixant son regard sur ses blessures et sur ses plaies, en le voyant rougi de son propre sang, son chagrin intérieur fut si grand que son cœur fut mortellement transpercé. Si elle ne mourut pas, ce fut la Toute-Puissance Divine qui la conserva en vie. Ô pauvre Mère, oui, pauvre mère, qui conduisez à la tombe le cher objet de vos plus tendres complaisances, qui d'un bouquet de roses est devenu un faisceau d'épines par les mauvais traitements et les lacérations que lui ont infligés les impies bourreaux. Qui n'aura pas compassion de vous ? Qui ne se sentira pas déchiré par la douleur en vous voyant dans un état d'affliction à émouvoir même le plus dur des rochers ? J'observe Jean inconsolable, Madeleine avec les autres Marie qui pleurent amèrement, Nicodème qui ne peut plus se tenir debout à cause de l'affliction. Et moi, moi seul qui ne verse pas une larme au milieu de tant de douleur ! Ingrat et oublieux que je suis !

Ô Mère très douce, me voici à vos pieds, recevez-moi sous votre puissante protection et faites que mon cœur reste transpercé par cette épée qui a traversé de part en part votre esprit affligé, afin qu'il s'attendrisse enfin et pleure vraiment mes graves péchés qui vous ont causé un si cruel martyre. Et qu'il en soit ainsi. *Ave Maria* etc. *Gloria Patri* etc.

Marie, mon doux bien,
Imprimez vos peines dans mon cœur.

Septième douleur

Dans cette septième douleur, considérons la Vierge très

affligée qui voit son Fils défunt enfermé dans le tombeau.

Méditation

Considère le soupir mortel que poussa le cœur affligé de Marie lorsqu'elle vit son aimable Jésus déposé dans la tombe ! Oh ! quelle peine, quel chagrin éprouva son esprit lorsque fut levée la pierre avec laquelle on devait fermer ce très sacré monument ! Il n'était pas possible de la détacher du bord du sépulcre, tant la douleur la rendait insensible et immobile, ne cessant jamais de contempler ces plaies et ces cruelles blessures. Quand ensuite la tombe fut fermée, c'est alors que la désolation intérieure fut si grande qu'elle se serait sans doute éteinte si Dieu ne l'avait conservée en vie. Ô mère très éprouvée ! Vous quitterez maintenant ce lieu avec votre corps, mais votre cœur restera sûrement ici, car c'est ici qu'est votre vrai trésor. Faites que toute notre affection reste en sa compagnie, tout notre amour. Comment se pourrait-il que nous ne soyons pas remplis de bienveillance envers le Sauveur, qui a donné tout son sang pour notre salut ? Comment se pourrait-il que nous ne vous aimions pas, vous qui avez tant souffert à cause de nous.

Maintenant, affligés et repentants pour avoir causé tant de douleurs à votre Fils et tant d'amertume à vous, nous nous prosternons à vos pieds et pour toutes ces peines que vous nous avez fait la grâce de méditer, accordez-nous cette faveur : que le souvenir de celles-ci reste toujours vivement imprimé dans notre esprit, que nos cœurs se consomment d'amour pour notre bon Dieu, et pour Vous, notre très douce Mère, et que le dernier soupir de notre vie soit uni à ceux que vous avez exhalés du fond de votre âme dans la douloureuse passion de Jésus, à qui soient honneur, gloire et actions de grâces pour tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. Ave Maria etc. Gloria Patri etc.

Marie, mon doux bien,
Imprimez vos peines dans mon cœur.

Ensuite, on dit le *Stabat Mater*, comme ci-dessus.

Antienne. *Tuam ipsius animam (ait ad Mariam Simeon) pertransiet gladius.*

Ora pro nobis Virgo Dolorosissima.

Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

Oremus

Deus in cuius passionem secundum Simeonis prophetiam, dulcissimam animam Gloriosae Virginis et Matris Mariae doloris gladius pertransivit, concede propitius, ut qui dolorum eius memoriam recolimus, passionis tuae effectum felicem consequamur. Qui vivis etc.

Louange à Dieu et à la Vierge Douloureuse.

Avec la permission de la Révision Ecclésiastique

La Fête des Sept Douleurs de Marie Vierge Douloureuse, célébrée par la Pieuse Union et Société, tombe le troisième dimanche de septembre dans l'église Saint-François-d'Assise.

Texte de la 3e édition, Turin, Typographie de Giulio Speirani et fils, 1871

La dévotion de Don Bosco au Sacré-Cœur de Jésus

La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, chère à Don Bosco, naît des révélations faites à Sainte Marguerite-Marie Alacoque dans le monastère de Paray-le-Monial. En montrant son cœur transpercé et couronné d'épines, le Christ demanda une fête réparatrice le vendredi après l'octave de la Fête-Dieu. Malgré

les oppositions, le culte s'est répandu parce que ce Cœur, siège de l'amour divin, rappelle la charité manifestée sur la croix et dans l'Eucharistie. Don Bosco invite les jeunes à l'honorer constamment, surtout pendant le mois de juin, en récitant le Rosaire et en accomplissant des actes de réparation qui obtiennent de nombreuses indulgences et les douze promesses de paix, de miséricorde et de sainteté.

La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus grandit chaque jour davantage. Écoutez, chers jeunes, comment elle a pris naissance. Il y avait en France, dans le monastère de la Visitation de Paray-le-Monial, une humble jeune religieuse du nom de Marguerite Alacoque. Elle était chère à Dieu à cause de sa grande pureté. Un jour, pendant qu'elle adorait Jésus au Saint-Sacrement, elle vit son Époux céleste découvrir sa poitrine et lui montrer son Sacré-Cœur rayonnant de flammes, entouré d'épines, transpercé d'une blessure et surmonté d'une croix. En même temps, elle l'entendit se plaindre de l'ingratitude monstrueuse des hommes. Il lui ordonna de s'employer à ce que, le vendredi après l'octave de la Fête-Dieu, on rende un culte spécial à son Divin Cœur en réparation des offenses qu'Il reçoit dans la Sainte Eucharistie. Pleine de confusion, la pieuse jeune fille exposa à Jésus son incapacité à accomplir une si grande entreprise, mais elle fut réconfortée par le Seigneur qui l'encouragea à poursuivre son œuvre, et la fête du Sacré-Cœur de Jésus fut instituée malgré la vive opposition de ses adversaires.

Les raisons de ce culte sont multiples : 1° Parce que Jésus-Christ nous a offert son Sacré-Cœur comme siège de ses affections ; 2° Parce qu'il est le symbole de l'immense charité dont Il a fait preuve en particulier en permettant que son Sacré-Cœur soit transpercé d'une lance ; 3° Parce que ce Cœur incite les fidèles à méditer les douleurs de Jésus-Christ et à lui professer leur reconnaissance.

Honorons donc constamment ce Cœur divin qui mérite toute notre humble et tendre vénération en raison des

nombreux et grands bienfaits qu'il nous a déjà accordés et qu'il nous accordera.

Mois de juin

Celui qui consacre tout le mois de juin en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus par une prière quotidienne ou une dévotion, obtient 7 ans d'indulgences pour chaque jour et une indulgence plénière à la fin du mois.

Chapelet du Sacré-Cœur de Jésus

Ayez l'intention de réciter ce chapelet au Divin Cœur de Jésus-Christ pour le dédommager des outrages qu'il reçoit dans la Sainte Eucharistie de la part des infidèles, des hérétiques et des mauvais chrétiens. Dites-le, seul ou avec d'autres personnes, si possible devant l'image du Divin Cœur ou devant le Saint-Sacrement :

V. Deus, in adiutorium meum intende (Dieu, viens à mon aide).

R. Domine ad adjuvandum me festina (Seigneur, viens vite à mon secours).

Gloria Patri, etc.

1. Ô Cœur très aimable de mon Jésus, j'adore humblement votre très douce amabilité, que vous manifestez d'une manière singulière dans le Saint-Sacrement envers les âmes encore pécheresses. Je regrette de vous voir ainsi ingratement récompensé, et j'ai l'intention de vous dédommager des nombreuses offenses que vous recevez dans la Sainte Eucharistie de la part des hérétiques, des infidèles et des mauvais chrétiens.

Pater, Ave et Gloria.

2. Ô Cœur très humble de mon Jésus au Saint-Sacrement, j'adore votre profonde humilité dans la Divine Eucharistie, où vous vous cachez par amour pour nous sous les espèces du pain et du vin. Je vous en prie, mon Jésus, mettez dans mon cœur cette belle vertu. Quant à moi, je m'efforcerai

de vous dédommager des offenses que vous recevez dans le Saint-Sacrement de la part des hérétiques, des infidèles et des mauvais chrétiens.

Pater, Ave et Gloria.

3. Ô Cœur de mon Jésus, si désireux de souffrir, j'adore votre ardent désir d'aller à la rencontre de votre douloureuse Passion et de vous soumettre aux outrages que vous avez prévus au Saint-Sacrement. Ah, mon Jésus ! J'ai bien l'intention de vous en dédommager par ma propre vie ; je voudrais empêcher ces offenses que vous recevez malheureusement dans la Sainte Eucharistie de la part des hérétiques, des infidèles et des mauvais chrétiens.

Pater, Ave et Gloria.

4. Ô Cœur très patient de mon Jésus, je vénère humblement votre patience invincible à supporter pour mon amour tant de souffrances sur la Croix et tant de tourments dans la Divine Eucharistie. Ô mon cher Jésus ! Puisque je ne peux laver de mon sang les lieux où vous avez été si maltraité dans l'un et l'autre Mystère, je vous promets, ô mon Bien Suprême, d'utiliser tous les moyens pour dédommager votre Cœur Divin des nombreux outrages que vous recevez dans la Sainte Eucharistie de la part des hérétiques, des infidèles et des mauvais chrétiens.

Pater, Ave et Gloria.

5. Ô Cœur de mon Jésus, grand ami de nos âmes dans l'admirable institution de la Sainte Eucharistie, j'adore humblement cet amour immense que vous nous portez en nous donnant pour nourriture votre Corps divin et votre divin Sang. Quel cœur pourrait rester insensible à la vue d'une si immense charité ? Ô mon bon Jésus ! Donnez-moi des larmes abondantes pour pleurer et réparer tant d'offenses que vous recevez dans le Saint-Sacrement de la part des hérétiques, des infidèles et des mauvais chrétiens.

Pater, Ave et Gloria.

6. Ô Cœur de mon Jésus assoiffé de notre salut, je vénère humblement cet amour ardent qui vous a poussé à accomplir le sacrifice ineffable de la Croix, le renouvelant chaque jour sur les autels dans la Sainte Messe. Est-il possible que le cœur humain ne brûle de gratitude devant un tel amour ? Oui, malheureusement, ô mon Dieu. Mais pour l'avenir, je vous promets de faire tout mon possible pour réparer les nombreux outrages que vous recevez dans ce Mystère d'amour de la part des hérétiques, des infidèles et des mauvais chrétiens.

Pater, Ave et Gloria.

Quiconque récitera ne serait-ce que les 6 *Pater, Ave et Gloria* indiqués ci-dessus devant le Saint-Sacrement, dont le dernier *Pater, Ave et Gloria* sera dit selon l'intention du Souverain Pontife, aura 300 jours d'indulgence à chaque fois.

**Promesses faites par Jésus-Christ
à la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque pour les dévots de
son Divin Cœur**

Je leur donnerai toutes les grâces nécessaires à leur état.

Je ferai régner la paix dans leurs familles.

Je les consolerais dans toutes leurs afflictions.

Je serai leur refuge sûr dans la vie, mais surtout à l'heure de la mort.

Je comblerai de bénédictions toutes leurs entreprises.

Les pécheurs trouveront dans mon Cœur la source et l'océan infini de la miséricorde.

Les âmes tièdes deviendront ferventes.

Les âmes ferventes s'élèveront rapidement à une grande perfection.

Je bénirai la maison où l'image de mon Sacré-Cœur sera exposée et honorée.

Je donnerai aux prêtres le don de toucher les cœurs les plus endurcis.

Le nom des personnes qui propageront cette dévotion sera inscrit dans mon Cœur et n'en sera jamais effacé.

Acte de réparation contre les blasphèmes.

Dieu soit béni.

Béni soit son Saint Nom.

Béni soit Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai Homme.

Béni soit le nom de Jésus.

Béni soit Jésus au Très Saint Sacrement de l'Autel.

Béni soit son Sacré Cœur.

Bénie soit l'Auguste Mère de Dieu, la Très Sainte Vierge Marie.

Béni soit le nom de Marie, Vierge et Mère.

Bénie soit sa Sainte et Immaculée Conception.

Béni soit Dieu dans ses Anges et dans ses Saints.

Une indulgence d'*un an* est accordée chaque fois : l'indulgence *pléniaire* à celui qui la récite pendant un mois, le jour où il fera la confession et la communion.

Offrande au Sacré-Cœur de Jésus devant sa sainte Image

Moi, NN., pour marquer ma reconnaissance et pour réparer mes infidélités, je vous donne mon cœur et je me consacre entièrement à vous, mon aimable Jésus, et avec votre aide, je me propose de ne plus pécher.

Le Pape Pie VII a accordé cent jours d'indulgence, une fois par jour, à qui la récite avec un cœur contrit, et une indulgence pléniaire une fois par mois à qui la récitera tous les jours.

Prière au Sacré-Cœur de Marie

Je vous salue, très auguste Reine de la paix,

Mère de Dieu. Par le Sacré Cœur de votre Fils Jésus, Prince de la paix, faites que sa colère s'apaise et qu'il règne sur nous dans la paix. Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais entendu dire que vous avez rejeté ou abandonné quelqu'un qui implorait vos faveurs. Animé de cette confiance, je me présente à vous : ne méprisez pas mes prières, ô Mère du Verbe Éternel, mais écoutez-les favorablement et exaucez-les, ô clément, ô miséricordieuse, ô douce Vierge Marie.

Pie IX a accordé une indulgence de 300 jours chaque fois qu'on récitera cette prière avec dévotion, et une indulgence plénière une fois par mois à ceux qui l'auront récitée chaque jour.

Ô Jésus, brûlant d'amour,
Si seulement je ne t'avais jamais offensé !
Ô mon doux et bon Jésus,
Je ne veux plus t'offenser.

Sacré Cœur de Marie,
Fais que je sauve mon âme.
Sacré Cœur de mon Jésus,
Fais que je t'aime toujours plus.

Je vous donne mon cœur,
Mère de mon Jésus – Mère de l'amour.

(Source: « Il Giovane Provveduto per la pratica de' suoi doveri negli esercizi di cristiana pietà per la recita dell'Uffizio della b. Vergine dei vespri di tutto l'anno e dell'uffizio dei morti coll'aggiunta di una scelta di laudi sacre, pel sac. Giovanni Bosco, 101a edizione, Torino, 1885, Tipografia e Libreria Salesiana, S. Benigno Canavese – S. Pier d'Arena – Lucca – Nizza Marittima – Marsiglia – Montevideo – Buenos-Aires », pp. 119-124 [Opere Edite, pp. 247-253])

Photo : Statue du Sacré-Cœur en bronze doré sur le clocher de la Basilique du Sacré-Cœur à Rome, don des anciens élèves salésiens d'Argentine. Érigée en 1931, c'est une œuvre

réalisée à Milan par Riccardo Politi d'après un projet du sculpteur Enrico Cattaneo de Turin.

Don Bosco et le Sacré-Cœur. Garder, réparer, aimer

En 1886, à la veille de la consécration de la nouvelle basilique du Sacré-Cœur au centre de Rome, le « Bulletin salésien » a voulu préparer ses lecteurs – coopérateurs, bienfaiteurs, jeunes, familles – à une rencontre vitale avec « le Cœur transpercé qui continue d'aimer ». Pendant une année entière, le Bulletin fit défiler sous les yeux du monde salésien un véritable « rosaire » de méditations. Chaque numéro reliait un aspect de la dévotion à une urgence pastorale, éducative ou sociale que Don Bosco – déjà épuisé mais lucide – considérait comme stratégique pour l'avenir de l'Église et de la société italienne. Près de cent quarante ans plus tard, cette série reste un petit traité de spiritualité du cœur, écrit dans un style simple mais plein d'ardeur, capable de conjuguer contemplation et pratique. Nous présentons ici une lecture unifiée de ce parcours mensuel, montrant comment l'intuition salésienne peut encore parler aujourd'hui.

Février – La garde d'honneur : veiller sur l'Amour blessé

La nouvelle année liturgique s'ouvre, dans le *Bulletin*, sur une invitation surprenante : non seulement adorer Jésus présent dans le tabernacle, mais « faire l'heure de garde » – une heure choisie librement au cours de laquelle chaque chrétien, sans interrompre ses activités quotidiennes, se fait sentinelle aimante qui console le Cœur transpercé par

l'indifférence des foules du carnaval. L'idée, née à Paray-le-Monial et adoptée dans de nombreux diocèses, devient un programme éducatif : transformer le temps en espace de réparation, enseigner aux jeunes que la fidélité naît de petits gestes constants, faire de la journée une liturgie diffuse. Le vœu qui y est lié – destiner le produit du *Manuel de la Garde d'Honneur* à la construction de la basilique romaine – révèle la logique salésienne : la contemplation qui se traduit immédiatement en briques, car la vraie prière édifie (littéralement) la maison de Dieu.

Mars – Charité créative : l'empreinte salésienne

Lors de la grande conférence du 8 mai 1884, le cardinal Parocchi résuma la mission salésienne en un mot : « charité ». Le *Bulletin* reprend ce discours pour rappeler que l'Église conquiert le monde davantage par des gestes d'amour que par des disputes théoriques. Don Bosco ne fonde pas des écoles d'élite, mais des établissements populaires ; il ne retire pas les jeunes de leur milieu uniquement pour les protéger, mais pour les rendre à la société comme de bons citoyens. Telle est la charité « selon les exigences du siècle » : répondre au matérialisme non par des polémiques, mais par des œuvres qui montrent la force de l'Évangile. D'où l'urgence d'un grand sanctuaire dédié au Cœur de Jésus : faire resplendir au cœur de Rome un signe visible de cet amour qui éduque et transforme.

Avril – L'Eucharistie : « chef-d'œuvre du Cœur de Jésus »

Pour Don Bosco, rien n'est plus urgent que de ramener les chrétiens à la communion fréquente. Le *Bulletin* rappelle qu'« il n'y a pas de catholicisme sans la Vierge Marie et sans l'Eucharistie ». La table eucharistique est « la genèse de la société chrétienne » : c'est de là que naissent la fraternité, la justice, la pureté. Si la foi languit, il faut raviver le désir du Pain vivant. Ce n'est pas un hasard si saint François de Sales a confié aux Visitandines la mission de garder le Cœur eucharistique : la dévotion au

Sacré-Cœur n'est pas un sentiment abstrait, mais un chemin concret qui conduit au tabernacle et de là se répand dans les rues. Et c'est encore le chantier romain qui en est la preuve : chaque lire offerte pour la basilique devient une « brique spirituelle » qui consacre l'Italie au Cœur qui se donne.

Mai – Le Cœur de Jésus resplendit dans le Cœur de Marie

Le mois de Marie amène le *Bulletin* à établir un lien entre les deux grandes dévotions. En effet, il existe entre les deux Cœurs une communion profonde, symbolisée par l'image biblique du « miroir ». Le Cœur immaculé de Marie reflète la lumière du Cœur divin, la rendant supportable aux yeux des hommes : ceux qui n'osent pas fixer le Soleil regardent sa lumière reflétée dans la Mère. Culte de latrie pour le Cœur de Jésus, « hyperdulie » pour celui de Marie : une distinction qui évite les malentendus des polémiques jansénistes d'hier et d'aujourd'hui. Le *Bulletin* réfute les accusations d'idolâtrie et invite les fidèles à un amour équilibré, où contemplation et mission se nourrissent mutuellement : Marie introduit au Fils et le Fils conduit à la Mère. En vue de la consécration du nouveau sanctuaire, il est demandé d'unir les deux invocations qui dominent les collines de Rome et de Turin : le Sacré-Cœur de Jésus et Marie Auxiliatrice.

Juin – Consolations surnaturelles : l'amour à l'œuvre dans l'histoire

Deux cents ans après la première consécration publique au Sacré-Cœur (Paray-le-Monial, 1686), le *Bulletin* affirme que la dévotion répond au mal de l'époque : « refroidissement de la charité par surabondance d'iniquité ». Le Cœur de Jésus – Créateur, Rédempteur, Glorificateur – est présenté comme le centre de toute l'histoire : de la création à l'Église, de l'Eucharistie à l'eschatologie. Ceux qui adorent ce Cœur entrent dans un dynamisme qui transforme la culture et la politique. C'est pourquoi le pape Léon XIII a demandé à tous d'apporter leur contribution au sanctuaire

romain, monument de réparation mais aussi « digue » contre le « flot immonde » de l'erreur moderne. C'est un appel qui semble actuel : sans charité ardente, la société se désagrège.

Juillet – Humilité : la physionomie du Christ et du chrétien

La méditation estivale choisit la vertu la plus négligée : l'humilité, « gemme transplantée par la main de Dieu dans le jardin de l'Église ». Don Bosco, fils spirituel de saint François de Sales, sait que l'humilité est la porte des autres vertus et le sceau de tout véritable apostolat : celui qui sert les jeunes sans chercher la visibilité actualise « la vie cachée de Jésus pendant trente ans ». Le *Bulletin* démasque l'orgueil déguisé en fausse modestie et invite à cultiver une double humilité : celle de l'intelligence, qui s'ouvre au mystère, et celle de la volonté, qui obéit à la vérité reconnue. La dévotion au Sacré-Cœur n'est pas du sentimentalisme, elle est une école de pensée humble et d'action concrète, capable de construire la paix sociale parce qu'elle enlève du cœur le poison de l'orgueil.

Août – La douceur : la force qui désarme

Après l'humilité, la douceur, une vertu qui n'est pas faiblesse mais maîtrise de soi, « le lion qui produit du miel », dit le texte en renvoyant à l'énigme de Samson. Le Cœur de Jésus apparaît doux dans l'accueil des pécheurs, ferme dans la défense du temple. Les lecteurs sont invités à imiter ce double mouvement : douceur envers les personnes, fermeté contre l'erreur. Saint François de Sales redevient un modèle : d'un ton apaisé, il a déversé des fleuves de charité dans la turbulente Genève, convertissant plus de cœurs que n'aurait pu le faire la victoire dans les polémiques pleines d'âpretés. Dans un siècle qui « pêche par manque de cœur », construire le sanctuaire du Sacré-Cœur signifie ériger un gymnase de douceur sociale – une réponse évangélique au mépris et à la violence verbale qui empoisonnaient déjà alors le débat public.

Septembre – Pauvreté et question sociale : le Cœur qui

réconcilie riches et pauvres

Le grondement du conflit social, prévient le *Bulletin*, menace de « réduire en miettes l'édifice civil ». Nous sommes en pleine « question ouvrière » ; les socialistes agitent les masses, les capitaux se concentrent. Don Bosco ne nie pas la légitimité de la richesse honnête, mais rappelle que la véritable révolution commence dans le cœur. Le Cœur de Jésus a proclamé bienheureux les pauvres et a lui-même vécu la pauvreté. Le remède passe par une solidarité évangélique nourrie par la prière et la générosité. Tant que le sanctuaire romain ne sera pas terminé, écrit le journal, le signe visible de la réconciliation fera défaut. Au cours des décennies suivantes, la doctrine sociale de l'Église développera ces intuitions, mais le germe est déjà là : la charité n'est pas l'aumône, c'est la justice qui naît d'un cœur transformé.

Octobre – L'enfance : sacrement de l'espérance

« Malheur à celui qui scandalise un de ces petits ! » Sur les lèvres de Jésus, l'invitation devient un avertissement. Le *Bulletin* rappelle les horreurs du monde païen contre les enfants et montre comment le christianisme a changé l'histoire en confiant aux petits une place centrale. Pour Don Bosco, l'éducation est un acte religieux : c'est à l'école et à l'oratoire que l'on garde le trésor de l'Église future. La bénédiction de Jésus aux enfants, reproduite sur les premières pages du *Bulletin*, est la manifestation du Cœur qui « se serre comme un cœur de père » et annonce la vocation salésienne : faire de la jeunesse un « sacrement » qui rend Dieu présent dans la cité. Les écoles, les collèges, les ateliers ne sont pas facultatifs : ils sont la manière concrète d'honorer le Cœur de Jésus vivant dans les jeunes.

Novembre – Triomphes de l'Église : l'humilité qui vainc la mort

La liturgie commémore les saints et les défunts. Le *Bulletin* médite sur le « triomphe doux » de Jésus entrant à Jérusalem. Cette image devient la clé de lecture de l'histoire

de l'Église : succès et persécutions alternent, mais l'Église, comme le Maître, ressuscite toujours. Les lecteurs sont invités à ne pas se laisser paralyser par le pessimisme. Les ombres du moment (lois anticléricales, réduction des ordres religieux, propagande maçonnique) n'effacent pas le dynamisme de l'Évangile. Le temple du Sacré-Cœur, construit dans l'hostilité et la pauvreté, sera le signe tangible que « la pierre scellée a été renversée ». Collaborer à sa construction, c'est parier sur l'avenir de Dieu.

Décembre – La béatitude de la douleur : la Croix accueillie par le cœur

L'année se termine par la plus paradoxale des béatitudes : « Heureux ceux qui pleurent ». La douleur, scandale pour la raison païenne, devient dans le Cœur de Jésus un chemin de rédemption et de fécondité. Le *Bulletin* voit dans cette logique la clé pour lire la crise contemporaine : les sociétés fondées sur le divertissement à tout prix produisent injustice et désespoir. Quand la souffrance est acceptée en union avec le Christ, elle transforme les cœurs, fortifie le caractère, stimule la solidarité, libère de la peur. Même les pierres du sanctuaire sont « des larmes transformées en espérance », petites offrandes, parfois fruit de sacrifices cachés, qui construiront un lieu d'où pleuvront, promet le journal, « des torrents de purs délices ».

Un héritage prophétique

Dans le montage mensuel du *Bulletin Salésien* de 1886, la pédagogie du crescendo est frappante : on part de la petite heure de garde pour aboutir à la consécration de la douleur ; du fidèle individuel au chantier national ; du tabernacle fortifié de l'oratoire aux remparts de l'Esquilin. C'est un parcours qui s'articule autour de trois axes principaux :

Contemplation – Le Cœur de Jésus est avant tout un mystère à adorer : veillée, Eucharistie, réparation.

Formation – Chaque vertu (humilité, douceur,

pauvreté) est proposée comme un remède social, capable de guérir les blessures collectives.

Construction – La spiritualité devient architecture : la basilique n'est pas un ornement, mais un laboratoire de citoyenneté chrétienne.

Sans forcer, on peut reconnaître ici une première annonce des thèmes que l'Église développera tout au long du XXe siècle : l'apostolat des laïcs, la doctrine sociale, la centralité de l'Eucharistie dans la mission, la protection des mineurs, la pastorale de la souffrance. Don Bosco et ses collaborateurs saisissent les signes des temps et y répondent avec le langage du cœur.

Le 14 mai 1887, lorsque Léon XIII consacra la Basilique du Sacré-Cœur, par l'intermédiaire de son vicaire le Cardinal Lucido Maria Parocchi, Don Bosco – trop faible pour monter à l'autel – assista à la cérémonie caché parmi les fidèles. À ce moment-là, toutes les paroles du *Bulletin* de 1886 devinrent pierre vivante : la garde d'honneur, la charité éducative, l'Eucharistie centre du monde, la tendresse de Marie, la pauvreté qui réconcilie, la béatitude de la douleur. Aujourd'hui, ces pages demandent un nouveau souffle. C'est à nous, consacrés ou laïcs, jeunes ou âgés, de poursuivre la veillée, d'ériger des chantiers d'espérance, d'apprendre la géographie du cœur. Le programme reste le même, simple et audacieux : **garder, réparer, aimer.**

Don Bosco et les processions eucharistiques

Un aspect peu connu mais important du charisme de saint Jean Bosco est celui des processions eucharistiques. Pour le saint

des jeunes, l'Eucharistie n'était pas seulement une dévotion personnelle, mais un instrument pédagogique et un témoignage public. Dans un Turin en pleine transformation, Don Bosco a vu dans les processions une occasion de renforcer la foi des jeunes et d'annoncer le Christ dans les rues. L'expérience salésienne, poursuivie dans le monde entier, montre comment la foi peut s'incarner dans la culture et répondre aux défis sociaux. Aujourd'hui encore, vécues dans un climat d'authenticité et d'ouverture, ces processions peuvent devenir des signes prophétiques de foi.

Quand on parle de saint Jean Bosco (1815-1888), on pense immédiatement à ses oratoires populaires, à sa passion éducative pour les jeunes et à la famille salésienne née de son charisme. Moins connu, mais non moins décisif, est le rôle que la dévotion eucharistique – et en particulier les processions eucharistiques – a joué dans son œuvre. Pour Don Bosco, l'Eucharistie n'était pas seulement le cœur de la vie intérieure ; elle constituait aussi un puissant instrument pédagogique et un signe public de renouveau social dans un Turin en rapide transformation industrielle. Retracer le lien entre le saint des jeunes et les processions du Saint-Sacrement, c'est entrer dans un laboratoire pastoral où liturgie, catéchèse, éducation civique et promotion humaine s'entremêlent de manière originale et, parfois, surprenante.

Les processions eucharistiques dans le contexte du XIXe siècle

Pour comprendre Don Bosco, il faut se rappeler que le XIXe siècle italien a connu un intense débat sur le rôle public de la religion. Après l'époque napoléonienne et le mouvement du Risorgimento, les manifestations religieuses dans les rues des villes n'étaient plus une évidence : dans de nombreuses régions se profilait un État libéral, qui regardait avec suspicion toute expression publique du catholicisme, craignant les rassemblements de masse ou les résurgences « réactionnaires ». Les processions eucharistiques, cependant, conservaient une force symbolique très puissante : elles

rappelaient la seigneurie du Christ sur toute la réalité et, en même temps, faisaient émerger une Église populaire, visible et incarnée dans les quartiers. C'est sur ce fond que se détache l'obstination de Don Bosco, qui n'a jamais renoncé à accompagner ses jeunes pour témoigner de la foi en dehors des murs de l'oratoire, que ce soit dans les rues de Valdocco ou dans les campagnes environnantes.

Dès ses années de formation au séminaire de Chieri, Giovanni Bosco a développé une sensibilité eucharistique à saveur « missionnaire ». Les chroniques racontent qu'il s'arrêtait souvent à la chapelle, après les cours, pour une longue prière devant le tabernacle. Dans les « Mémoires de l'Oratoire », il reconnaît lui-même avoir appris de son directeur spirituel, Don Cafasso, la valeur de « se faire pain » pour les autres. Contempler Jésus qui se donne dans l'Hostie signifiait, pour lui, apprendre la logique de l'amour gratuit. Cette ligne traverse toute son existence. « Restez amis de Jésus au Saint-Sacrement et de Marie Auxiliatrice », répétera-t-il aux jeunes, indiquant la communion fréquente et l'adoration silencieuse comme les piliers d'un chemin de sainteté laïque et quotidienne.

L'oratoire de Valdocco et les premières processions internes

Dans les premières années 1840 du XIXe siècle, l'oratoire de Turin ne possédait pas encore de véritable église. Les célébrations avaient lieu dans des baraques en bois ou dans des cours aménagées. Don Bosco, cependant, ne renonçait pas à organiser de petites processions internes, presque des « répétitions générales » de ce qui allait devenir une pratique stable. Les jeunes portaient des cierges et des étendards, chantaient des louanges mariales et, à la fin, s'arrêtaient autour d'un autel improvisé pour la bénédiction eucharistique. Ces premières tentatives avaient une fonction éminemment pédagogique : habituer les jeunes à une participation dévote mais joyeuse, unissant discipline et spontanéité. Dans le Turin ouvrier, où la misère débouchait

souvent sur la violence, défiler en ordre avec le foulard rouge au cou était déjà un signal à contre-courant : c'était montrer que la foi pouvait éduquer au respect de soi et des autres.

Don Bosco savait bien qu'une procession ne s'improvise pas : il faut des signes, des chants, des gestes qui parlent au cœur avant même de parler à l'esprit. C'est pourquoi il s'occupait personnellement de l'explication des symboles. Le dais devenait l'image de la tente de la rencontre, signe de la présence divine qui accompagne le peuple en chemin. Les fleurs éparpillées le long du parcours rappelaient la beauté des vertus chrétiennes qui doivent orner l'âme. Les lampions, indispensables lors des sorties nocturnes, faisaient allusion à la lumière de la foi qui éclaire les ténèbres du péché. Chaque élément faisait l'objet d'un petit « sermon » convivial au réfectoire ou pendant la récréation, de sorte que la préparation logistique se mêlait à la catéchèse systématique. Le résultat ? Pour les jeunes, la procession n'était pas une obligation rituelle mais une occasion de fête pleine de sens.

L'un des aspects les plus caractéristiques des processions salésiennes était la présence de la fanfare formée par les élèves eux-mêmes. Don Bosco considérait la musique comme un antidote contre l'oisiveté et, en même temps, un puissant instrument d'évangélisation. « Une marche joyeuse bien exécutée, écrivait-il, attire les gens comme l'aimant attire le fer ». La fanfare précédait le Saint-Sacrement, alternant des morceaux sacrés et des airs populaires adaptés avec des textes religieux. Ce « dialogue » entre foi et culture populaire réduisait les distances avec les passants et créait autour de la procession une aura de fête partagée. Nombreux sont les chroniqueurs laïcs qui témoigneront avoir été « intrigués » par ce groupe de très jeunes musiciens disciplinés, si différent des fanfares militaires ou philharmoniques de l'époque.

Les processions comme réponse aux crises sociales

Le Turin du XIXe siècle a connu des épidémies de choléra (1854 et 1865), des grèves, des famines et des tensions anticléricales. Don Bosco a souvent réagi en proposant des processions extraordinaires de réparation ou de supplication. Pendant le choléra de 1854, il emmena les jeunes dans les rues les plus touchées, récitant à haute voix les litanies pour les malades et distribuant du pain et des médicaments. C'est à ce moment-là qu'est née la promesse – qui sera maintenue par la suite – de construire l'église de Marie Auxiliatrice : « Si la Madone sauve mes jeunes, je lui élèverai un sanctuaire ». Les autorités civiles, initialement opposées aux cortèges religieux par crainte de contagion, ont dû reconnaître l'efficacité du réseau d'assistance salésien, alimenté spirituellement précisément par les processions. L'Eucharistie, portée auprès des malades, devenait ainsi un signe tangible de la compassion chrétienne.

Contrairement à certains modèles dévotionnels confinés dans les sacristies, les processions de Don Bosco revendiquaient pour la foi un droit de citoyenneté dans l'espace public. Il ne s'agissait pas d'« occuper » les rues, mais de les restituer à leur vocation communautaire. Passer sous les balcons, traverser les places et les arcades, c'était rappeler que la ville n'est pas seulement un lieu d'échanges économiques ou de conflits politiques, mais aussi de rencontre fraternelle. C'est pourquoi Don Bosco insistait sur un ordre impeccable : manteaux brossés, chaussures propres, rangs réguliers. Il voulait que l'image de la procession communique beauté et dignité, persuadant même les observateurs les plus sceptiques que la proposition chrétienne élevait la personne.

L'héritage salésien des processions

Après la mort de Don Bosco, ses fils spirituels ont diffusé la pratique des processions eucharistiques dans le monde entier, depuis les écoles agricoles de l'Émilie jusqu'aux missions de Patagonie, des collèges asiatiques aux quartiers ouvriers de Bruxelles. Ce qui importait n'était pas de répéter servilement

un rite piémontais, mais de transmettre son noyau pédagogique : le protagonisme des jeunes, la catéchèse symbolique, l'ouverture à la société environnante. C'est ainsi qu'en Amérique latine, les salésiens ont inséré des danses traditionnelles au début du cortège ; en Inde, ils ont adopté des tapis de fleurs selon l'art local ; en Afrique subsaharienne, ils ont alterné des chants grégoriens et les rythmes polyphoniques des tribus. L'Eucharistie devenait un pont entre les cultures, réalisant le rêve de Don Bosco de « faire de tous les peuples une seule famille ».

Sur le plan théologique, les processions de Don Bosco incarnent une forte vision de la présence réelle du Christ. Porter le Saint-Sacrement « dehors » signifie proclamer que le Verbe ne s'est pas fait chair pour rester enfermé, mais pour « planter sa tente parmi nous » (cf. Jn 1,14). Cette présence demande à être annoncée sous des formes compréhensibles, sans se réduire à un geste intimiste. Chez Don Bosco, la dynamique centripète de l'adoration (rassembler les cœurs autour de l'Hostie) génère une dynamique centrifuge : les jeunes, nourris à l'autel, se sentent envoyés pour servir. De la procession découlent des micro-engagements : assister un camarade malade, pacifier une dispute, étudier avec plus de diligence. L'Eucharistie se prolonge dans les « processions invisibles » de la charité quotidienne.

Aujourd'hui, dans des contextes sécularisés ou multireligieux, les processions eucharistiques peuvent soulever des questions : sont-elles encore communicatives ? Ne risquent-elles pas d'apparaître comme un folklore nostalgique ? L'expérience de Don Bosco suggère que la clé réside dans la qualité relationnelle plus que dans la quantité d'encens ou de parements. Une procession qui implique les familles, explique les symboles, intègre des langages artistiques contemporains, et surtout comporte des gestes concrets de solidarité, conserve une force prophétique surprenante. Le récent Synode sur les jeunes (2018) a rappelé à plusieurs reprises

l'importance de « sortir » et de « montrer la foi dans la chair ». La tradition salésienne, avec sa liturgie itinérante, offre un paradigme déjà éprouvé d'une « Église en sortie ».

Les processions eucharistiques n'étaient pas pour Don Bosco de simples traditions liturgiques, mais de véritables actes éducatifs, spirituels et sociaux. Elles représentaient une synthèse entre foi vécue, communauté éducatrice et témoignage public. À travers elles, Don Bosco formait des jeunes capables d'adorer, de respecter, de servir et de témoigner.

Aujourd'hui, dans un monde fragmenté et distrait, proposer la valeur des processions eucharistiques à la lumière du charisme salésien peut être un moyen efficace de retrouver le sens de l'essentiel : le Christ présent au milieu de son peuple, qui marche avec lui, l'adore, le sert et l'annonce.

À une époque qui recherche l'authenticité, la visibilité et les relations, la procession eucharistique – si elle est vécue selon l'esprit de Don Bosco – peut être un signe puissant d'espérance et de renouveau.

Photo : Shutterstock

Patagonie : « La plus grande entreprise de notre Congrégation

Dès leur arrivée en Patagonie, les Salésiens – sous la direction de Don Bosco – ont cherché à obtenir un Vicariat apostolique qui garantirait une autonomie pastorale et le soutien de la Propagande Fide. Entre 1880 et 1882, des demandes répétées à Rome, au président argentin Roca et à l'archevêque de Buenos Aires se sont heurtées à des troubles

politiques et à des méfiances ecclésiastiques. Des missionnaires comme Rizzo, Fagnano, Costamagna et Beauvoir ont parcouru le Río Negro, le Colorado et jusqu'au lac Nahuel-Huapi, établissant des présences parmi les Indiens et les colons. Le tournant est survenu le 16 novembre 1883 : un décret a érigé le Vicariat de la Patagonie septentrionale, confié à Mgr Giovanni Cagliero, et la Préfecture méridionale, dirigée par Mgr Giuseppe Fagnano. À partir de ce moment, l'œuvre salésienne s'est enracinée « au bout du monde », préparant sa future floraison.

Les Salésiens venaient à peine d'arriver en Patagonie, lorsque Don Bosco, le 22 mars 1880, s'adressa à nouveau aux différentes Congrégations romaines et au Pape Léon XIII lui-même

pour l'érection d'un Vicariat ou Préfecture de Patagonie dont le siège serait à Carmen et qui engloberait les colonies déjà établies ou en cours d'organisation sur les rives du Río Negro, du 36° au 50° degré de latitude sud. Carmen deviendrait ainsi « le centre des missions salésiennes parmi les Indiens ».

Mais les troubles militaires au moment de l'élection du général Roca à la présidence de la République (mai-août 1880) et la mort de l'inspecteur salésien, le père Francesco Bodrato (août 1880), firent suspendre les projets. Don Bosco insista également auprès du Président en novembre, mais en vain. Le vicariat n'était ni voulu par l'archevêque, ni apprécié par l'autorité politique.

Quelques mois plus tard, en janvier 1881, Don Bosco encouragea le nouvel inspecteur, le père Giacomo Costamagna, à s'occuper du vicariat de Patagonie et assurait le curé-directeur, le père Fagnano, qu'en ce qui concerne la Patagonie – » la plus grande entreprise de notre Congrégation
» – une grande responsabilité lui incomberait bientôt. Mais l'impasse demeurait.

Entre-temps, en Patagonie, le Père Emilio Rizzo, qui en 1880 avait accompagné le vicaire de Buenos Aires,

Monseigneur Espinosa, le long du Río Negro jusqu'à Roca (50 km), se préparait avec d'autres salésiens à d'autres missions volantes le long du même fleuve. Le Père Fagnano put alors accompagner l'armée jusqu'à la Cordillère en 1881. Don Bosco s'inquiétait, impatient, et don Costamagna lui conseilla à nouveau en novembre 1881 de négocier directement avec Rome.

Par chance, Monseigneur Espinosa arriva en Italie à la fin de l'année 1881. Don Bosco en profita pour informer par son intermédiaire l'archevêque de Buenos Aires qui, en avril 1882, semblait favorable au projet d'un vicariat confié aux Salésiens, plutôt sans doute à cause de l'impossibilité d'y pourvoir avec son clergé. Mais une fois de plus, rien ne se passa.

Au cours de l'été 1882, puis en 1883, don Beauvoir accompagna l'armée jusqu'au lac Nahuel-Huapi dans les Andes (880 km). D'autres salésiens avaient fait des expéditions apostoliques similaires en avril le long du Río Colorado, tandis que don Beauvoir retournait à Roca et qu'en août don Milanésio allait jusqu'à Ñorquín dans le Neuquén (900 km).

Don Bosco était de plus en plus convaincu que sans leur propre Vicariat apostolique, les Salésiens n'auraient pas joui de la liberté d'action nécessaire, étant donné les rapports très difficiles qu'il avait eus avec son Archevêque de Turin et compte tenu aussi du fait que le Concile Vatican I lui-même n'avait rien décidé sur les rapports difficiles entre Ordinaires et Supérieurs des Congrégations religieuses dans les territoires de mission. En outre, et ce n'était pas rien, seul un Vicariat missionnaire pourrait bénéficier d'un soutien financier de la part de la Congrégation de *Propaganda Fide*.

Don Bosco reprit donc ses efforts et proposa au Saint-Siège la subdivision administrative de la Patagonie et de la Terre de Feu en trois vicariats ou préfectures : du Río Colorado au Río Chubut, de ceux-ci au Río Santa Cruz, et de ceux-ci aux îles de la Terre de Feu, y compris les Malouines (Falkland).

Le pape Léon XIII donna son accord quelques mois plus tard et lui demanda des noms. Don Bosco proposa alors au

cardinal Simeoni d'ériger un seul vicariat pour la Patagonie septentrionale, qui aurait son siège à Carmen, et dont dépendrait une préfecture apostolique pour la Patagonie méridionale. Pour cette dernière, il proposa le Père Fagnano ; pour le Vicariat, le Père Cagliero ou le Père Costamagna.

Un rêve devenu réalité

Le 16 novembre 1883, un décret de *Propaganda Fide* érigea le vicariat apostolique de Patagonie septentrionale et centrale, qui comprenait le sud de la province de Buenos Aires, les territoires nationaux de la Pampa centrale, de Río Negro, de Neuquén et de Chubut. Quatre jours plus tard, il le confia à don Cagliero en tant que Provicaire apostolique (et plus tard Vicaire apostolique). Le 2 décembre 1883, c'était au tour de Fagnano d'être nommé préfet apostolique de la Patagonie chilienne, du territoire chilien de Magallanes-Punta Arenas, du territoire argentin de Santa Cruz, des îles Malouines et des îles indéterminées qui s'étendent jusqu'au détroit de Magellan. Sur le plan ecclésiastique, la préfecture couvrait des zones appartenant au diocèse chilien de San Carlos de Ancud.

Le rêve du fameux voyage en train de Cartagena en Colombie à Punta Arenas au Chili le 10 août 1883 commençait donc à se réaliser, d'autant plus que des salésiens de Montevideo en Uruguay étaient venus fonder la maison de Niteroi au Brésil au début de l'année 1883. Le long processus pour pouvoir gérer une mission en pleine liberté canonique était arrivé à son terme. En octobre 1884, le père Cagliero fut nommé vicaire apostolique de Patagonie, où il entra le 8 juillet, sept mois après sa consécration épiscopale au Valdocco, le 7 décembre 1884.

La suite

Malgré les difficultés de toutes sortes que l'histoire rappelle – y compris les accusations et les calomnies – l'œuvre salésienne, à partir de ces débuts timides, s'est rapidement développée en Patagonie argentine et

chilienne. Elle s'est surtout implantée dans de très petits centres d'Indiens et de colons, qui sont devenus aujourd'hui des villes. Monseigneur Fagnano s'installa à Punta Arenas (Chili) en 1887, d'où il commença peu après des missions dans les îles de la Terre de Feu. Des missionnaires généreux et compétents ont généreusement dépensé leur vie des deux côtés du détroit de Magellan « pour le salut des âmes » et même des corps (dans la mesure de leurs possibilités) des habitants de ces terres « là-bas, au bout du monde ». Beaucoup l'ont reconnu, parmi lesquels une personne qui en sait quelque chose, parce qu'elle vient elle-même « presque du bout du monde » : le pape François.

Photo d'époque : les trois Bororòs qui ont accompagné les missionnaires salesiens à Cuyabà (1904)

Les prophéties de Malachie. Les papes et la fin du monde

Lesdites « Prophéties de Malachie » représentent l'un des textes prophétiques les plus fascinants et controversés sur le destin de l'Église catholique et du monde. Attribuées à Malachie d'Armagh, archevêque irlandais ayant vécu au XIIe siècle, ces prédictions décrivent brièvement, à travers d'énigmatiques devises latines, les souverains pontifes depuis Célestin II jusqu'au dernier pape, le mystérieux « Pierre Second ». Bien qu'elles soient considérées par les chercheurs comme des falsifications modernes remontant à la fin du XVIe siècle, les prophéties continuent de susciter débats, interprétations apocalyptiques et spéculations sur de possibles scénarios eschatologiques. Au-delà de leur authenticité, elles représentent néanmoins un puissant appel à

la vigilance spirituelle et à l'attente consciente du jugement dernier.

Malachie d'Armagh. Biographie d'un « Boniface d'Irlande »

Malachie (en irlandais *Máel Máedóc Ua Morgair*, en latin *Malachias*) naquit vers 1094 près d'Armagh, dans une famille noble. Il reçut sa formation intellectuelle du savant Imhar O'Hagan et, malgré sa réticence initiale, fut ordonné prêtre en 1119 par l'archevêque Cellach. Après une période de perfectionnement liturgique au monastère de Lismore, Malachie entreprit une intense activité pastorale qui le conduisit à occuper des postes à responsabilité croissante. En 1123, comme Abbé de Bangor, il initia la restauration de la discipline sacramentelle ; nommé Évêque de Down et Connor en 1124, il poursuivit la réforme liturgique et pastorale et en 1132, devenu Archevêque d'Armagh, après de difficiles conflits avec les usurpateurs locaux, il libéra le siège primatial d'Irlande et promut la structure diocésaine sanctionnée par le synode de Ráth Breasail.

Durant son ministère, Malachie introduisit d'importantes réformes en adoptant la liturgie romaine, en remplaçant les héritages monastiques claniques par la structure diocésaine prescrite par le synode de Ráth Breasail (1111) et promut la confession individuelle, le mariage sacramentel et la confirmation.

Pour ces interventions réformatrices, saint Bernard de Clairvaux le compara à saint Boniface, l'apôtre de la Germanie.

Malachie effectua deux voyages à Rome (1139 et 1148) pour recevoir le pallium métropolitain pour les nouvelles provinces ecclésiastiques d'Irlande, et fut à cette occasion nommé légat pontifical. Au retour de son premier voyage, avec l'aide de saint Bernard de Clairvaux, il fonda l'abbaye cistercienne de Mellifont (1142), la première de nombreuses fondations cisterciennes en terre irlandaise. Il mourut lors d'un second

voyage vers Rome, le 2 novembre 1148 à Clairvaux, dans les bras de saint Bernard, qui écrivit sa biographie intitulée « *Vita Sancti Malachiae* ».

En 1190, le pape Clément III le canonisa officiellement, faisant de lui le premier saint irlandais proclamé selon la procédure formelle de la Curie romaine.

La « Prophétie des Papes » : un texte qui apparaît quatre siècles plus tard

À la figure de cet archevêque réformateur fut associée, seulement au XVI^e siècle, une collection de 112 devises qui décriraient autant de souverains pontifes : de Célestin II jusqu'à l'énigmatique « Pierre Second », destiné à assister à la destruction de la « ville aux sept collines ».

La première publication de ces prophéties remonte à 1595, lorsque le moine bénédictin Arnold Wion les inséra dans son ouvrage *Lignum Vitae*, les présentant comme un manuscrit rédigé par Malachie lors de sa visite à Rome en 1139.

Les prophéties consistent en de brèves phrases symboliques censées caractériser chaque pape par des références à son nom, son lieu de naissance, ses armoiries ou des événements significatifs de son pontificat. Ci-dessous sont rapportées les devises attribuées aux derniers souverains pontifes :

109 – *De medietate Lunae* (« De la moitié de la lune »)

Attribuée à Jean-Paul Ier, qui régna seulement un mois. Il fut élu le 26.08.1978, alors que la lune était au dernier quartier (25.08.1978), et mourut le 28.09.1978, quand la lune était au premier quartier (24.09.1978).

110 – *De labore solis* (« Du labeur du soleil »)

Attribuée à Jean-Paul II, qui guida l'Église pendant 26 ans, le troisième plus long pontificat de l'histoire après saint Pierre (34-37 ans) et le bienheureux Pie IX (plus de 31 ans). Il fut élu le 16.10.1978, peu après une éclipse solaire partielle (02.10.1978), et mourut le 02.04.2005, quelques jours avant une éclipse solaire annulaire (08.04.2005).

111 – *Gloria olivae* (« Gloire de l'olivier »)

Attribuée à Benoît XVI (2005-2013). Le cardinal Ratzinger, engagé dans le dialogue œcuménique et interreligieux, choisit le nom de Benoît XVI en continuité avec Benoît XV, pape qui œuvra pour la paix durant la Première Guerre Mondiale, comme il l'expliqua lui-même lors de sa première Audience Générale du 27 avril 2005 (la paix est symbolisée par le rameau d'olivier apporté par la colombe à Noé à la fin du Déluge). Ce lien symbolique fut ultérieurement renforcé par la canonisation, en 2009, de Bernard Tolomei (1272-1348), fondateur de la congrégation bénédictine de Sainte-Marie-du-Mont-Olivet (Moines Olivétains).

112[a] – *In persecutione extrema Sanctae Romanae Ecclesiae sedebit...*

Celle-ci n'est pas proprement une devise, mais une phrase introductive. Dans l'édition originale de 1595, elle apparaît comme une ligne à part, suggérant la possibilité d'insérer d'autres papes entre Benoît XVI et le pape prophétisé sous le nom de « Pierre Second ». Cette interprétation contredirait celle qui identifie nécessairement le Pape François comme le dernier souverain pontife.

112[b] – *Petrus Secundus*

Fait référence au dernier pape (l'Église a eu comme premier pontife saint Pierre et aura comme dernier pape un autre Pierre) qui guidera les fidèles en des temps de tribulation.

Le paragraphe entier de la prophétie dit :

« In persecutione extrema Sanctae Romanae Ecclesiae sedebit **Petrus Secundus**, qui pascet oves in multis tribulationibus; *quibus transactis*, Civitas septicollis diruetur, et Iudex tremendus judicabit populum suum. Amen. »

« Pendant l'ultime persécution de la Sainte Église Romaine siégera Pierre Second, qui paîtra les brebis au milieu de nombreuses tribulations ; à la fin de celles-ci, la ville aux sept collines [Rome] sera détruite, et le Juge redoutable jugera son peuple. Amen. »

« Pierre Second » serait donc le dernier souverain pontife avant la fin des temps, avec une claire référence apocalyptique à la destruction de Rome et au jugement dernier.

Spéculations contemporaines

Au cours de ces dernières années, les interprétations spéculatives se sont multipliées : certains identifient le pape François comme le 112^e et dernier pontife, d'autres supposent qu'il est un pape de transition vers le véritable dernier pape, et certains vont même jusqu'à prévoir 2027 comme possible date de la fin des temps.

Cette dernière hypothèse se base sur un curieux calcul : de la première élection papale mentionnée dans la prophétie (Célestin II en 1143) jusqu'à la première publication du texte (durant le pontificat de Sixte V, 1585-1590) s'écoulèrent environ 442 ans ; en suivant la même logique, et en ajoutant 442 autres années depuis la publication, on arriverait à 2027. Ces spéculations, toutefois, manquent de fondement scientifique, car le manuscrit original ne contient aucune référence chronologique explicite.

L'authenticité contestée

Dès l'apparition du texte, de nombreux historiens ont exprimé des doutes sur son authenticité pour diverses raisons :

- **absence de manuscrits anciens** : il n'existe aucune copie datable d'avant 1595 ;
- **style linguistique** : le latin utilisé est typique du XVI^e siècle, non du XII^e ;
- **précision rétrospective** : les devises se référant aux papes antérieurs au conclave de 1590 sont étonnamment précises, tandis que celles qui suivent s'avèrent beaucoup plus vagues et facilement adaptables à des événements postérieurs ;
- **finalités politiques** : à une époque de fortes tensions entre factions curiales, une telle liste prophétique aurait pu influencer l'électorat cardinalice lors du Conclave de 1590.

La position de l'Église

La doctrine catholique enseigne, comme le rapporte

le [Catéchisme](#), que le destin de l'Église ne peut être différent de celui de son Chef, Jésus-Christ. Les paragraphes 675-677 décrivent « L'ultime épreuve de l'Église » :

Avant l'avènement du Christ, l'Église doit passer par une épreuve finale qui ébranlera la foi de nombreux croyants. La persécution qui accompagne son pèlerinage sur la terre dévoilera le « mystère d'iniquité » sous la forme d'une imposture religieuse apportant aux hommes une solution apparente à leurs problèmes au prix de l'apostasie de la vérité. L'imposture religieuse suprême est celle de l'Anti-Christ, c'est-à-dire celle d'un pseudo-messianisme où l'homme se glorifie lui-même à la place de Dieu et de son Messie venu dans la chair.

Cette imposture antichristique se dessine déjà dans le monde chaque fois que l'on prétend accomplir dans l'histoire l'espérance messianique qui ne peut s'achever qu'au-delà d'elle à travers le jugement eschatologique. Même sous sa forme mitigée, l'Église a rejeté cette falsification du Royaume à venir sous le nom de millénarisme, surtout sous la forme politique d'un messianisme sécularisé, « intrinsèquement pervers ».

L'Église n'entrera dans la gloire du Royaume qu'à travers cette ultime Pâque où elle suivra son Seigneur dans sa mort et sa Résurrection. Le Royaume ne s'accomplira donc pas par un triomphe historique de l'Église selon un progrès ascendant mais par une victoire de Dieu sur le déchaînement ultime du mal qui fera descendre du Ciel son Épouse. Le triomphe de Dieu sur la révolte du mal prendra la forme du jugement dernier après l'ultime ébranlement cosmique de ce monde qui passe.

En même temps, la doctrine catholique officielle invite à la prudence, se fondant sur les paroles mêmes de Jésus :

« Plusieurs faux prophètes surgiront, et ils séduiront beaucoup de gens » (Mt 24,11).

« Car il surgira des faux Christs et des faux prophètes; ils feront de grands prodiges et des miracles, au point de

séduire, s'il était possible, même les élus » (Mt 24,24).

L'Église souligne, suivant l'Évangile de Matthieu (Mt 24,36), que le moment de la fin du monde ne peut être connu des hommes, mais seulement de Dieu lui-même. Et le Magistère officiel – Le Catéchisme (n. 673-679) – réaffirme que personne ne peut « lire » l'heure du retour du Christ.

Les prophéties attribuées à Saint Malachie n'ont jamais reçu d'approbation officielle de l'Église. Cependant, au-delà de leur authenticité historique, elles nous rappellent une vérité fondamentale de la foi chrétienne : la fin des temps arrivera, comme Jésus l'a enseigné.

Depuis deux mille ans, les hommes réfléchissent à cet événement eschatologique, oubliant souvent que la « fin des temps » pour chacun coïncide avec le terme de sa propre existence terrestre. Qu'importe si notre fin de vie coïncidera avec la fin des temps ? Pour beaucoup, ce ne sera pas le cas. Ce qui compte vraiment, c'est de vivre authentiquement la vie chrétienne au quotidien, en suivant les enseignements du Christ et en étant toujours prêts à rendre compte au Créateur et Rédempteur des talents reçus. L'avertissement de Jésus reste toujours actuel : « Veillez donc, car vous ne savez pas quel jour votre Seigneur viendra » (Mt 24,42).

Dans cette optique, le mystère de « Pierre Second » ne représente pas tant une menace de ruine qu'une invitation à la conversion constante et à la confiance dans le dessein divin de salut.

Faut-il encore se confesser ?

Le sacrement de la confession, souvent négligé dans l'agitation contemporaine, reste pour l'Église catholique une source irremplaçable de grâce et de renouveau intérieur. Nous invitons à redécouvrir sa signification originelle : non pas un rite formel, mais une rencontre personnelle avec la miséricorde de Dieu, instituée par le Christ lui-même et confiée au ministère de l'Église. À une époque qui relativise le péché, la confession se révèle être une boussole pour la conscience, un remède pour l'âme et une porte grande ouverte vers la paix du cœur.

Le Sacrement de la Confession : une nécessité pour l'âme

Dans la tradition catholique, le Sacrement de la Confession – aussi appelé Sacrement de la Réconciliation ou de la Pénitence – occupe une place centrale dans le cheminement de la foi. Ce n'est pas un simple acte formel ni une pratique réservée à quelques fidèles particulièrement fervents, mais une nécessité profonde qui concerne chaque chrétien, appelé à vivre dans la grâce de Dieu. À une époque où la notion de péché tend à être relativisée, redécouvrir la beauté et la force libératrice de la Confession est essentiel pour répondre pleinement à l'amour de Dieu.

Jésus-Christ lui-même a institué le Sacrement de la Confession. Après sa Résurrection, Il apparut aux Apôtres et dit : « Recevez l'Esprit Saint. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils seront remis ; ceux à qui vous les retiendrez, ils seront retenus » (Jn 20,22-23). Ces paroles ne sont pas symboliques : elles établissent un pouvoir réel et concret confié aux Apôtres et, par succession, à leurs successeurs, les évêques et les prêtres.

Le pardon des péchés ne se fait donc pas seulement entre l'homme et Dieu de manière privée, mais il passe aussi par le ministère de l'Église. Dieu, dans son dessein de salut, a

voulu que la confession personnelle devant un prêtre soit le moyen ordinaire pour recevoir Son pardon.

La réalité du péché

Pour comprendre la nécessité de la Confession, il faut d'abord prendre conscience de la réalité du péché.

Saint Paul affirme : « Tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu » (Rm 3,23). Et : « Si nous disons que nous n'avons pas péché, nous nous trompons nous-mêmes et la vérité n'est pas en nous » (1Jn 1,8).

Personne ne peut se dire exempt de péché, même après le Baptême, qui nous a purifiés de la faute originelle. Notre nature humaine, blessée par la concupiscence, nous pousse continuellement à tomber, à trahir l'amour de Dieu par des actes, des paroles, des omissions et des pensées.

Saint Augustin écrit : « C'est vrai : la nature de l'homme fut créée à l'origine sans faute ni vice ; en revanche, la nature actuelle de l'homme, dans laquelle chacun naît d'Adam, a désormais besoin d'un Médecin, car elle n'est pas saine. Certes, tous les biens qu'elle possède dans sa structure, dans la vie, dans les sens et dans l'esprit, elle les reçoit du Dieu suprême, son créateur et artisan. Le vice, qui obscurcit et affaiblit ces biens naturels, et qui fait que la nature humaine a besoin de lumière et de soin, ne vient pas de son artisan irréprochable, mais du péché originel commis par le libre arbitre. » (*La nature et la grâce*).

Nier l'existence du péché revient à nier la vérité sur nous-mêmes. Ce n'est qu'en reconnaissant notre besoin de pardon que nous pouvons nous ouvrir à la miséricorde de Dieu, qui ne se lasse jamais de nous appeler à Lui.

La Confession : rencontre avec la Miséricorde Divine

Le Sacrement de la Confession est avant tout une rencontre personnelle avec la Miséricorde divine. Ce n'est pas simplement une auto-accusation ou une séance d'auto-analyse ; c'est un acte d'amour de la part de Dieu qui, comme le père dans la parabole du fils prodigue (Lc 15,11-32), court au-

devant du fils repentant, l'embrasse et le revêt d'une nouvelle dignité.

Le Catéchisme de l'Église Catholique affirme : « *Ceux qui s'approchent du sacrement de la Pénitence reçoivent de la miséricorde de Dieu le pardon des offenses faites à Lui et se réconcilient en même temps avec l'Église, à laquelle ils ont infligé une blessure par le péché et qui coopère à leur conversion par la charité, l'exemple et la prière.* » (CEC, 1422).

Se confesser, c'est se laisser aimer, guérir et renouveler. C'est accueillir le don d'un cœur nouveau.

Pourquoi se confesser à un prêtre ?

Une des objections les plus courantes est : « Pourquoi dois-je me confesser à un prêtre ? Ne puis-je pas me confesser directement à Dieu ? » Certes, chaque fidèle peut – et doit – s'adresser directement à Dieu par une prière de repentir. Cependant, Jésus a établi un moyen concret, visible et sacramentel pour le pardon : la confession à un ministre ordonné. Et cela vaut pour chaque chrétien, y compris les prêtres, évêques et papes.

Le prêtre agit *in persona Christi*, c'est-à-dire en la personne du Christ lui-même. Il écoute, juge, absout et offre des conseils spirituels. Il ne s'agit pas d'une médiation humaine qui limiterait l'amour de Dieu, mais d'une garantie offerte par le Christ lui-même : le pardon est communiqué de manière visible, et le fidèle peut en avoir la certitude.

De plus, se confesser devant un prêtre exige l'humilité, une vertu indispensable à la croissance spirituelle. Reconnaître ouvertement ses fautes nous libère du joug de l'orgueil et nous ouvre à la vraie liberté des enfants de Dieu.

Il ne suffit pas de se confesser une fois par an, comme l'exige le minimum de la loi ecclésiastique. Les saints et maîtres spirituels ont toujours recommandé la confession

fréquente – même bihebdomadaire ou hebdomadaire – comme moyen de progrès dans la vie chrétienne.

Saint Jean-Paul II se confessait chaque semaine. Sainte Thérèse de Lisieux, bien que moniale carmélite cloîtrée, se confessait régulièrement. La confession fréquente permet d'affiner la conscience, de corriger des défauts enracinés et de recevoir de nouvelles grâces.

Obstacles à la confession

Malheureusement, beaucoup de fidèles négligent aujourd'hui le Sacrement de la Réconciliation. Parmi les principales raisons, on trouve :

La honte : craindre le jugement du prêtre. Mais le prêtre n'est pas là pour condamner, mais pour être un instrument de miséricorde.

La peur que les péchés confessés soient rendus publics : les confesseurs ne peuvent révéler à personne, en aucune circonstance (y compris aux plus hautes autorités ecclésiastiques), les péchés entendus en confession, même au prix de leur vie. S'ils le font, ils encourent immédiatement l'excommunication *latae sententiae* (canon 1386, Code de droit canonique). L'inviolabilité du secret sacramentel n'admet aucune exception ni dispense. Et ces conditions s'appliquent même si la Confession n'est pas terminée par l'absolution sacramentelle. Même après la mort du pénitent, le confesseur est tenu de respecter le secret sacramentel.

Le manque du sens du péché : dans une culture qui minimise le mal, on risque de ne plus reconnaître la gravité de ses fautes.

La paresse spirituelle : remettre la Confession à plus tard est une tentation courante qui refroidit la relation avec Dieu.

Les fausses convictions théologiques : certains croient à tort

qu'il suffit de « se repentir dans le cœur » sans avoir besoin de la Confession sacramentelle.

Le fait de désespérer du salut : certains pensent qu'il n'y aura plus de pardon pour eux. Saint Augustin dit : « Certains, en effet, après être tombés dans le péché, se perdent encore davantage par désespoir. Non seulement ils négligent le remède de la repentance, mais deviennent esclaves de leurs passions et désirs dépravés pour satisfaire des convoitises honteuses et répréhensibles, comme s'ils perdaient ce à quoi les pousse la convoitise en ne cédant pas, convaincus d'être déjà au bord de la damnation certaine. Contre cette maladie extrêmement dangereuse et nuisible, il est utile de se souvenir des péchés dans lesquels sont tombés même les justes et les saints. » (*ibid.*)

Pour surmonter ces obstacles, il faut demander conseil à ceux qui peuvent en donner, s'instruire, prier.

Bien se préparer à la confession

Une bonne confession demande une préparation adéquate, qui comprend :

1. Examen de conscience : réfléchir sincèrement à ses péchés, en s'aidant aussi de listes basées sur les Dix Commandements, les péchés capitaux ou les Béatitudes.

2. Contrition : douleur sincère d'avoir offensé Dieu, et non seulement peur de la punition.

3. Résolution de s'amender : désir réel de changer de vie, d'éviter le péché futur.

4. Accusation intégrale des péchés : avouer tous les péchés mortels de manière complète, en précisant la nature et le nombre (si possible).

5. Pénitence : accepter et accomplir l'œuvre réparatrice proposée par le confesseur.

Les effets de la Confession

Se confesser ne produit pas seulement un effacement extérieur du péché. Les effets intérieurs sont profonds et transformateurs :

Réconciliation avec Dieu : Le péché rompt la communion avec Dieu ; la Confession la rétablit, nous ramenant à la pleine amitié divine.

Paix et sérénité intérieure : Recevoir l'absolution apporte une paix profonde. La conscience est libérée du poids de la culpabilité et ressent une joie nouvelle.

Force spirituelle : Par la grâce sacramentelle, le pénitent reçoit une force spéciale pour combattre les tentations futures et grandir dans les vertus.

Réconciliation avec l'Église : Étant donné que chaque péché nuit aussi au Corps Mystique du Christ, la Confession répare aussi notre lien avec la communauté ecclésiale.

La vitalité spirituelle de l'Église dépend aussi du renouvellement personnel de ses membres. Les chrétiens qui redécouvrent le Sacrement de la Confession deviennent presque sans s'en rendre compte plus ouverts aux autres, plus missionnaires, plus capables de rayonner la lumière de l'Évangile dans le monde.

Seul celui qui a expérimenté le pardon de Dieu peut l'annoncer avec conviction aux autres.

Le Sacrement de la Confession est un don immense et irremplaçable. C'est la voie ordinaire par laquelle le chrétien peut revenir à Dieu chaque fois qu'il s'en éloigne. Ce n'est pas un fardeau, mais un privilège ; pas une humiliation, mais une libération.

Nous sommes donc appelés à redécouvrir ce Sacrement dans sa vérité et sa beauté, à le pratiquer avec un cœur ouvert et confiant, et à le proposer avec joie aussi à ceux qui se sont

éloignés. Comme le dit le psalmiste : « Heureux l'homme à qui la faute est remise, à qui le péché est pardonné » (Ps 32,1).

Aujourd'hui plus que jamais, le monde a besoin d'âmes purifiées et réconciliées, capables de témoigner que la miséricorde de Dieu est plus forte que le péché. Si nous ne l'avons pas fait à Pâques, profitons du mois marial de mai et approchons-nous sans peur de la Confession : là nous attend le sourire d'un Père qui ne cesse jamais de nous aimer.

Enfin en Patagonie !

Entre 1877 et 1880, la mission salésienne prend un tournant vers la Patagonie. Après la proposition du 12 mai 1877 de la paroisse de Carhué, don Bosco rêve d'évangéliser les terres australes, mais don Cagliero l'invite à la prudence face aux difficultés culturelles. Les premiers essais connaissent des retards, tandis que la « campagne du désert » du général Roca (1879) redéfinit les équilibres avec les Indiens. Le 15 août 1879, l'archevêque Aneiros confie aux Salésiens la mission patagonienne : « Le moment est enfin venu où je peux vous offrir la Mission de Patagonie, vers laquelle votre cœur a tant aspiré ». Le 15 janvier 1880, le premier groupe dirigé par don Giuseppe Fagnano part, inaugurant l'épopée salésienne dans le sud de l'Argentine.

Ce qui poussa don Bosco et don Cagliero à suspendre, au moins temporairement, tout projet missionnaire en Asie fut la nouvelle du 12 mai 1877 : l'archevêque de Buenos Aires avait offert aux salésiens la mission de Caruhé (au sud-est de la province de Buenos Aires), lieu de garnison et de frontière entre de nombreuses tribus indigènes du vaste désert de la Pampa et la province de Buenos Aires.

Les portes de la Patagonie s'ouvraient donc pour la première fois aux salésiens. Don Bosco est enthousiasmé, mais don Cagliero refroidit immédiatement son enthousiasme :

» Je répète qu'en ce qui concerne la Patagonie, nous ne devons pas courir à la vitesse électrique, ni y aller à vapeur, parce que les salésiens ne sont pas encore préparés à cette entreprise [...] ; on a publié trop de choses et on a pu faire trop peu en ce qui concerne les Indiens. Il est facile de concevoir, difficile de réaliser, et il y a trop peu de temps que nous sommes ici ; nous devons travailler avec zèle et activité à cette fin, mais sans faire de bruit, pour ne pas exciter l'admiration des gens d'ici, en voulant aspirer, à peine arrivés, à la conquête d'un pays que nous ne connaissons pas encore et dont nous ne savons même pas la langue ».

L'option de Carmen de Patagónes n'étant plus disponible, car la paroisse avait été confiée par l'archevêque à un prêtre lazariste, il restait aux salésiens la paroisse de Carhué, la plus septentrionale, et celle de Santa Cruz, la plus méridionale, pour laquelle Don Cagliero obtint au printemps un passage par mer, ce qui devait retarder de six mois son retour prévu en Italie.

Quant à la décision concernant celui qui devait « entrer le premier en Patagonie », don Cagliero la laissait à don Bosco, qui avait justement l'intention de lui offrir cet honneur. Mais avant même d'en prendre connaissance, don Cagliero décidait de rentrer : « La Patagonie m'attend, ceux de Dolores, de Carhué, du Chaco nous réclament, et moi je les contente tous en prenant la fuite ! » (8 juillet 1877). Il revint en Italie pour assister au 1er Chapitre général de la Société salésienne qui se tiendrait à Lanzo Torinese en septembre. Par ailleurs, il était toujours membre du Chapitre Supérieur de la Congrégation, où il occupait l'importante fonction de Catéchiste général (troisième personnage de la Congrégation, après don Bosco et don Rua).

L'année 1877 se termina avec la troisième expédition de 26 missionnaires conduite par don Giacomo Costamagna et avec la nouvelle demande de Don Bosco au Saint-

Siège pour une Préfecture à Carhué et un Vicariat à Santa Cruz. Il faut dire cependant que, pendant toute l'année, l'évangélisation directe par les salésiens en dehors de la ville s'était limitée à la brève expérience de don Cagliero et du clerc Evasio Rabagliati dans la colonie italienne de Villa Libertad à Entre Ríos (avril 1877), aux confins du diocèse de Paraná, et à quelques expéditions dans la Pampa par les salésiens de Saint-Nicolas de los Arroyos.

Le rêve se réalise (1880)

En mai 1878, la première tentative de don Costamagna et du clerc Rabagliati pour rejoindre Carhué échoua à cause d'une tempête. Entre-temps, don Bosco était déjà revenu à la charge auprès du nouveau préfet de Propaganda Fide, le cardinal Giovanni Simeoni, en proposant un vicariat ou une préfecture basée à Carmen, comme l'avait suggéré le père Fagnano lui-même, qui voyait là un point stratégique pour atteindre les indigènes.

L'année suivante (1879), alors que le projet d'entrée des Salésiens au Paraguay ne put se réaliser, les portes de la Patagonie s'ouvraient enfin à eux. En avril, en effet, le général Julio A. Roca entamait la fameuse « campagne du désert » dans le but de soumettre les Indiens et d'obtenir la sécurité intérieure, en les repoussant au-delà des fleuves Río Negro et Neuquén. Ce fut le « coup de grâce » porté à leur extermination, après les nombreux massacres de l'année précédente.

Le vicaire général de Buenos Aires, Monseigneur Espinosa, aumônier d'une armée de six mille hommes, se fit accompagner du clerc argentin Luigi Botta et de don Costamagna. Le futur évêque comprit immédiatement l'ambiguïté de leur position, écrivit aussitôt à don Bosco, mais ne vit pas d'autre moyen d'ouvrir la route de la Patagonie aux missionnaires salésiens. De fait, quand le gouvernement demanda à l'archevêque d'établir quelques missions sur les rives du Río Negro et en Patagonie, on pensa immédiatement aux salésiens.

De leur côté, les salésiens avaient l'intention de demander au gouvernement la concession pour dix ans d'un territoire administré par eux afin d'y construire, avec des matériaux payés par le gouvernement et la main-d'œuvre des Indiens, les bâtiments nécessaires à une sorte de *reducción* : les indigènes échapperaient à la contamination des colons chrétiens « corrompus et vicieux » et les missionnaires y planteraient la croix du Christ et le drapeau argentin. Mais l'inspecteur salésien, le père Francesco Bodrato, ne voulut pas décider seul, et le père Lasagna lui déconseilla le projet en mai, estimant que le gouvernement Avellaneda était en fin de mandat et qu'il ne s'intéressait pas au problème religieux. Il était donc préférable de préserver l'indépendance et la liberté d'action des salésiens.

Le 15 août 1879, Mgr Aneiros offrait officiellement à Don Bosco la mission de Patagonie : » Le moment est enfin arrivé où je peux vous offrir la mission de Patagonie, à laquelle votre cœur a tant aspiré, avec le soin des âmes des Patagons, qui peut servir de centre à la mission
« .

Don Bosco l'accepta immédiatement et volontiers, même s'il ne s'agissait pas encore du consentement tant attendu à l'érection de circonscriptions ecclésiastiques autonomes par rapport à l'archidiocèse de Buenos Aires, une réalité à laquelle s'opposait constamment l'Ordinaire du diocèse.

Le départ

Le groupe de missionnaires partit pour la Patagonie tant désirée le 15 janvier 1880. Il était composé de don Giuseppe Fagnano, directeur de la Mission et curé de Carmen de Patagónes (le Père Lazariste s'était retiré), de deux prêtres, dont l'un était chargé de la paroisse de Viedma sur l'autre rive du Río Negro, d'un laïc salésien (coadjuteur) et de quatre religieuses. En décembre, don Domenico Milanesio arriva pour prêter main forte, et quelques mois plus tard, don Joseph Beauvoir arriva avec un autre coadjuteur novice. Ce fut

le début de l'épopée missionnaire salésienne en Patagonie.

Habemus Papam : Léon XIV

*Le 8 mai 2025, jour de la mémoire de la Bienheureuse Vierge du Rosaire de Pompéi, le **cardinal Robert Francis Prevost** (69 ans) a été élu **267^e pontife**. Il est le premier pape né aux États-Unis et a choisi le nom de Léon XIV.*

Voici son profil biographique essentiel

Naissance : 14 septembre 1955, Chicago (Illinois, États-Unis)

Famille : Louis Marius Prevost (d'origine française et italienne) et Mildred Martínez (d'origine espagnole) ; ses frères Louis Martin et John Joseph

Langues : anglais, espagnol, italien, portugais et français ; lit le latin et l'allemand

Surnom au Pérou : « *Latin Yankee* » – synthèse de sa double culture

Nationalité : américaine et péruvienne

Formation

- Petit séminaire augustinien (1973)
- Licence en mathématiques, Université de Villanova (1977)
- Master en théologie, Catholic Theological Union, Chicago (1982)
- Licence en droit canonique, Université pontificale Saint-Thomas-d'Aquin – Angelicum (1984)
- Doctorat en droit canonique, Université pontificale Saint-Thomas-d'Aquin – Angelicum (1987), avec une thèse intitulée : « Le rôle du prieur local de l'Ordre de Saint-Augustin »
- Profession religieuse : noviciat Saint-Louis de la province

Notre-Dame du Bon Conseil de l'Ordre de Saint-Augustin (1977)
– Vœux solennels (29.08.1981)
– Ordination sacerdotale : 19.06.1982, Rome (par l'archevêque Jean Jadot)

Ministère et fonctions principales

1985-1986 : Missionnaire à Chulucanas, Piura (Pérou)
1987 : Directeur des vocations et directeur des missions de la province augustiniennne « Mère du Bon Conseil » d'Olympia Fields, dans l'Illinois (États-Unis)
1988 : Envoyé en mission à Trujillo (Pérou) comme directeur du projet de formation commune des aspirants augustiniens des vicariats de Chulucanas, Iquitos et Apurímac
1988-1992 : Directeur de la communauté
1992-1998 : Enseignant des profès
1989-1998 : Vicaire judiciaire de l'archidiocèse de Trujillo, professeur de droit canonique, de patristique et de morale au Grand Séminaire « San Carlos y San Marcelo »
1999 : Prieur provincial de la province « Mère du Bon Conseil » (Chicago)
2001-2013 : Prieur général des Augustins pour deux mandats (environ 2 700 religieux dans 50 pays)
2013 : enseignant des profès et vicaire provincial dans sa province (Chicago)
2014 : Administrateur apostolique du diocèse de Chiclayo et évêque titulaire de Sufar, Pérou (nomination épiscopale le 03.11.2014)
2014 : consécration épiscopale, en la fête de Notre-Dame de Guadalupe (12.12.2014)
2015 : nommé évêque de Chiclayo (26 septembre 2015)
2018 : 2^e vice-président de la Conférence épiscopale du Pérou (8 mars 2018 – 30 janvier 2023)
2020 : Administrateur apostolique de Callao, Pérou (15 avril 2020 – 17 avril 2021)
2023 : Archevêque ad personam (30 janvier 2023 – 30 septembre 2023)
2023 : Préfet du Dicastère pour les Évêques (30.01.2023

[12.04.2023] – 09.05.2025)

2023 : Président de la Commission pontificale pour l'Amérique latine (30 janvier 2023 [12 avril 2023] – 9 mai 2025)

2023 : Créé cardinal-diacre, titulaire de Sainte-Monique des Augustins (30.09.2023 [28.01.2024] – 06.02.2025)

2025 : Promu cardinal-évêque du diocèse suburbicaire d'Albano (06.02.2025 – 08.05.2025)

2025 : Élu Souverain Pontife (08.05.2025)

Service dans la Curie romaine

Il a été membre des dicastères pour l'Évangélisation, Section pour la première évangélisation et les nouvelles Églises particulières ; pour la Doctrine de la Foi ; pour les Églises orientales ; pour le Clergé ; pour les Instituts de vie consacrée et les Sociétés de vie apostolique ; pour la Culture et l'Éducation ; pour les Textes législatifs, et de la Commission pontificale pour l'État de la Cité du Vatican

Que le Saint-Esprit illumine son ministère, comme il l'a fait pour le grand saint Augustin.

Prions pour un pontificat fécond et riche d'espérance !

Élection du 266e successeur de saint Pierre

Chaque décès ou renonciation d'un Pontife ouvre l'une des phases les plus délicates de la vie de l'Église catholique : l'élection du Successeur de saint Pierre. Bien que le dernier conclave remonte à mars 2013, lorsque Jorge Mario Bergoglio est devenu le pape François, comprendre comment on élit un pape reste fondamental pour saisir le fonctionnement d'une institution millénaire qui influence plus de 1,3 milliard de

fidèles et – indirectement – la géopolitique mondiale.

1. La vacance du siège

Tout commence par la vacance du siège, c'est-à-dire la période qui s'écoule entre la mort (ou la renonciation) du Pontife régnant et l'élection du nouveau. La Constitution apostolique *Universi Dominici Gregis*, promulguée par Jean-Paul II le 22 février 1996 et mise à jour par Benoît XVI en 2007 et 2013, établit des procédures détaillées.

Constatation de la vacance

En cas de décès, le Cardinal Camerlingue – aujourd'hui le cardinal Kevin Farrell – constate officiellement le décès, ferme et scelle l'appartement pontifical, et notifie l'événement au Cardinal Doyen du Collège cardinalice. En cas de renonciation, la vacance du siège prend effet à l'heure indiquée dans l'acte de démission, comme ce fut le cas à 20h00 le 28 février 2013 pour Benoît XVI.

Administration ordinaire

Pendant la vacance du siège, le Camerlingue gère matériellement le patrimoine du Saint-Siège mais ne peut accomplir d'actes qui relèvent exclusivement du Pontife (nominations épiscopales, décisions doctrinales, etc.).

Congrégations générales et particulières

Tous les cardinaux – électeurs ou non – présents à Rome se réunissent dans la Salle du Synode pour discuter des questions urgentes. Les « réunions particulières » incluent le Camerlingue et trois cardinaux tirés au sort à tour de rôle ; les « générales » convoquent l'ensemble du collège cardinalice et sont utilisées, entre autres, pour fixer la date de début du conclave.

2. Qui peut élire et qui peut être élu

Les électeurs

Depuis le motu proprio *Ingravescentem aetatem* (1970) de Paul VI, **seuls les cardinaux n'ayant pas atteint 80 ans avant le**

début de la vacance du siège ont droit de vote. Le nombre maximum d'électeurs est fixé à 120, mais peut être temporairement dépassé en raison de consistoires rapprochés.

Les électeurs doivent :

- être présents à Rome au début du conclave (sauf raisons graves) ;
- prêter serment de garder le secret ;
- loger à la *Domus Sanctae Marthae*, la résidence voulue par Jean-Paul II pour garantir dignité et discrétion.

La clôture n'est pas un caprice médiéval : elle vise à protéger la liberté de conscience des cardinaux et à préserver l'Église de toute ingérence indue. Violier le secret entraîne l'excommunication automatique.

Les éligibles

En théorie, tout baptisé de sexe masculin peut être élu pape, puisque la charge de Pierre est de droit divin. Cependant, du Moyen Âge à aujourd'hui, le pape a toujours été choisi parmi les cardinaux. Si un non-cardinal ou même un laïc était choisi, il devrait immédiatement recevoir l'ordination épiscopale.

3. Le conclave : étymologie, logistique et symbolisme

Le terme « conclave » vient du latin *cum clave*, « avec clé » : les cardinaux sont « enfermés » jusqu'à l'élection, pour éviter toute pression extérieure. La clôture est garantie par plusieurs règles :

- Lieux autorisés : Chapelle Sixtine (votes), *Domus Sanctae Marthae* (logement), un parcours réservé entre les deux bâtiments.
- Interdiction de communication : appareils électroniques remis, interdiction de signaux, contrôle *microspy*.
- Secret assuré aussi par un serment prévoyant des sanctions spirituelles (excommunication *latae sententiae*) et canoniques.

4. Ordre du jour typique du conclave

1. Messe « *Pro eligendo Pontifice* » dans la Basilique Saint-Pierre le matin de l'entrée en conclave.

2. Procession dans la chapelle Sixtine en récitant le *Veni Creator Spiritus*.
3. Serment individuel des cardinaux, prononcé devant l'Évangéliste.
4. *Extra omnes !* (« Tous dehors ! ») : le Maître des Célébrations liturgiques pontificales congédie les non-électeurs.
5. Premier vote (facultatif) l'après-midi du jour d'entrée.
6. Double vote quotidien (matin et après-midi) suivi du dépouillement.

5. Procédure du vote

Chaque tour suit quatre étapes :

5.1. *Praescrutinium*. Distribution et remplissage en latin de la bulletin « *Eligo in Summum Pontificem...* ».

5.2. *Scrutinium*. Chaque cardinal, portant le bulletin plié, prononce : « *Testor Christum Dominum...* ». Il dépose le bulletin dans l'urne.

5.3. *Post-scrutinium*. Trois scrutateurs tirés au sort comptent les bulletins, lisent à haute voix chaque nom, l'enregistrent et perforent le bulletin avec une aiguille et du fil.

5.4. *Incinération*. Bulletins et notes sont brûlés dans un four spécial ; la couleur de la fumée indique le résultat.

Pour être élu, il faut la majorité qualifiée, c'est-à-dire les deux tiers des voix valides.

6. La fumée : noire pour l'attente, blanche pour la joie

Depuis 2005, pour rendre le signal sans équivoque aux fidèles place Saint-Pierre, un réactif chimique est ajouté :

- Fumée noire (*fumata nera*) : aucun élu.
- Fumée blanche (*fumata bianca*) : pape est élu, les cloches sonnent.

Après la fumée blanche, il faut encore 30 minutes à une heure avant que le nouveau pape soit annoncé par le Cardinal Diacre sur la place Saint-Pierre. Peu après (de 5 à 15 minutes), le nouveau pape apparaîtra pour donner la bénédiction *Urbi et Orbi*.

7. « *Acceptasne electionem ?* » – Acceptation et nom pontifical

Quand quelqu'un atteint le seuil nécessaire, le Cardinal Doyen (ou le plus ancien par ordre et ancienneté juridique, si le Doyen est l'élu) demande : « *Acceptasne electionem de te canonice factam in Summum Pontificem ?* » (Acceptes-tu l'élection ?). Si l'élu consent – *Accepto !* – on lui demande : « *Quo nomine vis vocari ?* » (Sous quel nom veux-tu être appelé ?). L'adoption du nom est un acte chargé de significations théologiques et pastorales : il rappelle des modèles (François d'Assise) ou des intentions réformatrices (Jean XXIII).

8. Rites suivants immédiatement

8.1 *Vestition*.

8.2 *Entrée dans la Chapelle des Pleurs*, où le nouveau pape peut se recueillir.

8.3 *Oboedientia* : les cardinaux électeurs défilent pour le premier acte d'obéissance.

8.4 *Annonce au monde* : le cardinal Protodiacre apparaît sur la Loggia centrale avec le célèbre « *Annuntio vobis gaudium magnum : habemus Papam !* ».

8.5 *Première bénédiction* « *Urbi et Orbi* » du nouveau Pontife.

À partir de ce moment, il prend possession de la charge et commence officiellement son pontificat, tandis que le couronnement avec le pallium pétrinien et l'anneau du Pêcheur a lieu lors de la messe d'inauguration (généralement le dimanche suivant).

9. Quelques aspects historiques et évolution des normes

I–III^e siècle. Acclamation du clergé et du peuple romain. En l'absence de réglementation stable, l'influence impériale était forte.

1059 – *In nomine Domini*. Collège cardinalice. Nicolas II limite l'intervention laïque ; naissance officielle du conclave.

1274 – *Ubi Periculum*. Clôture obligatoire. Grégoire X réduit les manœuvres politiques, instaure la réclusion.

1621–1622 – Grégoire XV. Scrutin secret systématique. Perfectionnement des bulletins ; exigences des deux tiers.

1970 – Paul VI. Limite d'âge à 80 ans. Réduit l'électorat, favorisant des décisions plus rapides.

1996 – Jean-Paul II. *Universi Dominici Gregis*. Codification moderne du processus, introduit la *Domus Sanctae Marthae*.

10. Quelques données concrètes de ce conclave

Cardinaux vivants : 252 (âge moyen : 78,0 ans).

Cardinaux votants : 134 (135). Le cardinal Antonio Cañizares Llovera, archevêque émérite de Valence, Espagne, et le cardinal John Njue, archevêque émérite de Nairobi, Kenya, ont annoncé qu'ils ne pourront pas participer au conclave.

Sur les 135 cardinaux votants, 108 (80 %) ont été nommés par le pape François. 22 (16 %) ont été nommés par le pape Benoît XVI. Les 5 restants (4 %) ont été nommés par le pape saint Jean-Paul II.

Parmi les 135 cardinaux votants, 25 ont participé comme électeurs au conclave de 2013.

Âge moyen des 134 cardinaux électeurs participants : 70,3 ans.

Années moyennes de service comme cardinal des 134 cardinaux électeurs participants : 7,1 ans.

Durée moyenne d'un pontificat : environ 7,5 ans.

Début du conclave : 7 mai, Chapelle Sixtine.

Cardinaux votants au conclave : 134. Nombre de votes requis pour l'élection : 2/3, soit 89 votes.

Horaire des votes : 4 votes par jour (2 le matin, 2 l'après-midi).

Après 3 jours complets (ou à définir), le vote est suspendu pendant une journée entière (« pour permettre une pause de prière, une discussion informelle entre les électeurs et une brève exhortation spirituelle »).

Suivent 7 autres tours de scrutin et une autre pause jusqu'à une journée entière.

Suivent 7 autres tours de scrutin et une autre pause jusqu'à une journée entière.

Suivent 7 autres tours de scrutin puis une pause pour évaluer la suite.

11. Dynamiques « internes » non écrites

Malgré le cadre juridique strict, le choix du pape est un processus à la fois spirituel et humain influencé par :

- le profil des candidats (« *papabili* ») : origine géographique, expériences pastorales, compétences doctrinales.
- les courants ecclésiaux : curial ou pastoral, réformiste ou conservateur, sensibilités liturgiques.
- l’agenda global : relations œcuméniques, dialogue interreligieux, crises sociales (migrants, changement climatique).
- les langues et réseaux personnels : les cardinaux ont tendance à se regrouper par régions (groupe des « Latino-américains », « Africains », etc.) et à échanger informellement lors des repas ou des « promenades » dans les jardins du Vatican.

Un événement à la fois spirituel et institutionnel

L’élection d’un pape n’est pas un simple acte technique comparable à une assemblée d’entreprise. Malgré sa dimension humaine, c’est un **acte spirituel guidé essentiellement par l’Esprit Saint**.

Le soin apporté aux règles minutieuses – du scellement des portes de la Sixtine à la combustion des bulletins – montre comment l’Église a transformé sa longue expérience historique en un système aujourd’hui perçu comme stable et solennel.

Savoir comment on choisit un pape n’est donc pas qu’une curiosité : c’est comprendre la dynamique entre autorité, collégialité et tradition qui soutient la plus ancienne institution religieuse encore active à l’échelle mondiale. Et, à une époque de changements vertigineux, cette « fumée » qui s’élève du toit de la Sixtine continue de rappeler que des décisions séculaires peuvent encore toucher le cœur de milliards de personnes, à l’intérieur comme à l’extérieur de l’Église.

Que cette connaissance des données et des procédures nous aide à prier plus profondément, comme il convient de le faire avant chaque décision importante qui affecte notre vie.